

LA VOITURE EMBOURBÉE

AVIS DU LIBRAIRE

L'auteur de ce livre est le même qui a donné, au commencement de cette année¹, *Les Aventures de **** ou les Effets surprenants de la sympathie, en deux volumes², dont le public paraît content, puisqu'il en demande la suite avec empressement. J'espère lui donner cette satisfaction au plus tard dans le mois de janvier prochain ; et c'est pour le dédommager de cette petite attente que je lui présente ce volume : je crois qu'il ne m'en saura pas mauvais gré, puisqu'il sort de la même plume. Il contient le récit d'une aventure plaisante arrivée dans une voiture, il y a quelque temps, à l'auteur et à quatre autres personnes ses compagnons de voyage ; il est rempli de circonstances qui en rendront la lecture agréable et divertissante : si cette petite histoire fait quelque plaisir, elle sera suivie d'une autre plus considérable dans le même goût et du même auteur³.

PRÉFACE

Les premières lignes que j'adresse à mon ami en commençant cette histoire devraient m'épargner une préface, mais il en faut une : un livre imprimé, relié sans préface, est-il un livre¹ ? Non, sans doute, il ne mérite point encore ce nom ; c'est une manière de livre, livre sans brevet, ouvrage de l'espèce de ceux qui sont livres, ouvrage candidat, aspirant à le devenir, et qui n'est digne de porter véritablement ce nom, que revêtu de cette dernière formalité. Alors le voilà complet : qu'il soit plat, médiocre, bon ou mauvais, il porte, avec sa préface, le nom de livre dans tous les endroits où il court ; une seule épithète le différencie de ses pareils, *bon* ou *mauvais*. À l'égard de l'Épître dédicatoire, c'est une formalité qu'il est libre de retrancher ou d'ajouter². Or donc, lecteur puisqu'il faut une préface, en voici une.

Je ne sais si ce roman plaira, la tournure m'en paraît plaisante, le comique divertissant, le merveilleux assez nouveau³, les transitions assez naturelles, et le mélange bizarre de tous ces différents goûts lui donne totalement un air extraordinaire, qui doit faire espérer qu'il divertira plus qu'il n'ennuiera, et... Mais il me semble que je commence bien mal ma préface : il n'y a qu'à suivre mes conclusions, c'est un livre dont le comique est plaisant, les transitions naturelles, le merveilleux nouveau ; si cela est, l'ouvrage est beau : mais qui le dit ? c'est moi, c'est l'auteur. Ah, dira-t-on, que ces auteurs sont comiques avec leurs préfaces qu'ils remplissent de l'éloge de leurs livres ! Mais vous-même, lecteur, que vous êtes bigearre ! vous voulez une préface absolument et vous vous révoltez parce que l'auteur dit de son livre ce qu'il pense ; vous devez concevoir que si ce livre ne lui paraissait *bon*,

qu'il ne le produirait pas. Je conviens, direz-vous, qu'il ne le met au jour que parce qu'il l'en croit digne; mais un sentiment de modestie, d'humilité même doit, quand il annonce son livre, jeter pour ainsi dire un rideau sur l'opinion bien ou mal fondée qu'il a que son livre est *bon*: qu'il soit vain, téméraire, je le veux; penser mal de ce qu'on fait, et le produire, sont deux choses impossibles à moins que d'un dérangement de cerveau; mais penser bien de son ouvrage, l'annoncer modestement, voilà la conduite d'un prudent auteur, qui, ne pouvant s'empêcher d'être vain, se sauve, par un masque adroit de modestie, du ridicule de le paraître².

Eh bien, oui, je conviens que j'ai tort, j'ai dit trop naturellement ce que je pensais; je vais donc me masquer.

Or, lecteur, sachez donc qu'en vous donnant cette histoire, je n'ai point la vanité de penser que je vous offre rien de beau. Quelques amis, sans doute flatteurs, m'ont par leurs importunités obligé de la produire, mais... Mais finissez, s'écriera peut-être un chagrin misanthrope³; si vous savez qu'en offrant votre livre vous n'offrez rien de beau, pourquoi le produire? Des amis flatteurs vous y ont forcé, dites-vous; eh bien, il fallait rompre avec eux, ce sont vos ennemis; ou bien, puisqu'ils vous pressaient tant, n'avez-vous pas le secours du feu qui pouvait faire évanouir le mauvais sujet de leurs importunités? Belle excuse que ces instances! Je ne puis souffrir cette humilité fardée, ce mélange ridicule d'hypocrisie et d'orgueil de presque tous Messieurs les auteurs; j'aimerais mieux un sentiment de présomption déclaré, que les⁴ détours de mauvaise foi.

Et moi, Monsieur le misanthrope, j'aime mieux faire un livre sans préface, que de suer pour ne contenter personne. Sans l'embarrassant dessein de faire cette préface, j'aurais parlé de mon livre en termes plus naturels, plus justes, ni humbles, ni vains; j'aurais dit qu'il y avait de l'imagination, que je n'osais décider si elle était bonne; qu'au reste je m'étais véritablement diverti à le composer, et que je souhaitais qu'il divertît aussi les autres: mais le dessein de préface est venu guinder mon esprit, de manière que j'ai brisé aux écueils ordinaires.

Dieu soit béni, me voilà délivré d'un grand fardeau,

et je ris encore du personnage que j'allais faire, si j'avais été obligé de soutenir ma préface. Adieu, j'aime mieux mille fois couper court, que d'ennuyer par trop de longueur. Passons à l'ouvrage.

LA VOITURE EMBOURBÉE

Enfin, mon cher, je vous tiens parole, voici le récit de la petite histoire que je vous avais promise. Ce récit sera fidèle, et je vous le donne tel que je l'ai entendu faire, et tel que je l'ai fait moi-même; car vous savez que j'étais du nombre de ceux qui l'ont récité. Mais pour vous mettre encore mieux au fait, et pour donner à ceux qui liront ceci raison des goûts différents dont cette histoire sera écrite, je vais commencer par les choses qui l'ont occasionnée.

Je partis de Paris, il y a quinze jours, par le carrosse de voiture¹, pour me rendre à Nemours où j'avais affaire; comme je faisais ce petit voyage deux jours après la fin du Carnaval, la fatigue des veilles et des plaisirs était encore si récente, que je m'endormis dans le carrosse la première matinée, sans avoir eu la curiosité de regarder mes compagnons de voyage. Je me réveillai une demi-heure avant d'arriver à la dinée²; et après m'être bien frotté les yeux, m'être étendu entre cuir et chair, bâillé sous ma main trois ou quatre fois, je tirai ma tabatière de ma poche pour chasser par un peu de tabac les restes importuns de mon assoupissement. Je la refermais, quand une dame passablement belle, ni jeune ni âgée, mais assez raisonnablement l'un et l'autre pour justifier l'amour ou l'indifférence qu'on aurait eue pour elle, quand cette dame, dis-je, d'un air doux et d'un geste de main assorti, y puisa une prise de tabac; je lui demandai assez inutilement excuse de ne lui en avoir point présenté; à peine achevais-je mon compliment, qu'un cavalier de notre voiture me pria de lui en donner. Celui-ci donna aux autres l'envie d'en prendre aussi, chacun puisa; notre cocher, qui marchait auprès de la portière,

avança sa main pour en recevoir; le postillon suivit, de sorte qu'à mon réveil, je régalai tous les nez de la voiture. Le tabac, comme on sait, met en train dans l'occasion, aussi bien que le vin; on se parla, l'on s'envisagea, et nous arrivâmes à la dinée les meilleurs amis du monde au moyen d'une petite demi-heure de connaissance.

Nous étions au nombre de cinq, la dame dont j'ai parlé, un cavalier d'environ trente-cinq ans, qui me parut bel esprit, un vieillard réjoui, de bonne complexion, et, autant qu'il m'a paru, encore assez vert d'esprit et de cœur, une jeune demoiselle de quinze ans, très vive, et moi qui ne suis point endormi.

Je vous ferai bientôt le portrait de tous nos voyageurs; passons au diné que j'attendais avec impatience : on servit, nous nous mîmes à table, où chacun mangea comme à l'envi l'un de l'autre. En route, les plats que l'on prend et la conversation ne se mêlent guère ensemble; le premier soin est de manger, on ne s'en distrait que pour demander à boire, ce qui pour quelques-uns est une occupation pour le moins aussi sérieuse.

Après le dîner, on s'approcha d'un grand feu : quand on n'a plus de faim, qu'il fait froid, et qu'au sortir de table on trouve un bon feu, on aime à causer; nous l'aurions bien fait aussi, mais un impitoyable fouet que le cocher fit entendre dans la cour, et qu'il accompagna d'un *Allons, messieurs !* ressemblant à un mugissement, nous obligea tous de nous arracher d'un endroit où nous commençons de goûter la douce volupté de causer à notre aise; je dis volupté, car c'en est une, ou du moins je le sentis de même.

Notre hôtesse, femme d'assez bonne mine, vint pour compter; nous lui demandâmes ce qu'il lui fallait : *« qu'il vous plaira »,* répondit-elle. Nous offrîmes tant... Dispute alors de part et d'autre : bref le *ce qu'il vous plaira* se termina pour nous à vouloir ce qu'il lui plut; chacun après, chargé de son petit paquet, monta dans la fatigante voiture.

Je ne vous ferai point un détail exact de notre conversation de notre après-dinée : tout cela ne fait rien à notre histoire; qu'il vous suffise de savoir que la tendresse et l'amour furent les sujets que nous traitâmes, que la dame en parla en héroïne de roman, que le bel esprit pointilla successivement, en enjamba son discours de

mille fins de vers¹, qu'il prit souvent l'imagination pour le cœur, que le vieillard radota, cependant avec un sentiment que lui inspirait le voisinage de la fille de quinze ans, auprès de laquelle il était assis, et qu'enfin la jeune fille, par des saillies vives et naïves, fit de ces passions le portrait le plus juste et le plus naturel; pour moi je brochai sur le tout, et sans contredire personne, je parus favoriser les sentiments de chacun en particulier, avec cette exception pour les deux dames, que je jetais de temps en temps des regards obligants sur elles, d'une manière assez coquette pour qu'aucune des deux ne s'aperçût du partage adroit que j'en faisais. Voilà l'homme, vous me reconnaissez à ce trait sans doute, et je souhaite que vous m'y reconnaissiez toujours². J'examinai dans cette conversation les différents caractères de nos voyageurs, car il faut mettre tout à profit; il me parut que la dame était de ces femmes, qui, naturellement tendres jusqu'à l'excès, je dis de cette belle tendresse le partage des héros et des héroïnes, avait aidé sa disposition naturelle de la lecture des romans les plus touchants; toutes ses expressions sentaient l'aventure, elle y mêlait par-ci par-là des exclamations, soutenues de regards élevés; joignez à cela toute l'attitude d'une amante de haut goût, et digne pour le moins de tous les travaux de *Coriolan*³; sa bouche, ses yeux, son geste de tête, et enfin la moindre de ses actions était une image vivante de la figure qu'Amour prenait autrefois dans ces fameuses aventurières.

A l'égard de la jeune demoiselle qui était sa fille, son cœur et ses sentiments avaient plus de proportion avec le goût du siècle; il me paraissait, à vue de pays, qu'elle n'eût point été tendre sans être amoureuse, et voilà justement la véritable tendresse⁴, et, n'en déplaise aux héritières du sentiment des antiques héroïnes, le reste est simplement imagination. Pour le cavalier de trente-cinq ans, que j'ai déjà appelé bel esprit, il est inutile de vous en faire le portrait; vous savez mieux que moi ce que sont la plupart de ces originaux; c'était un homme qui parlait beaucoup, qui s'admirait à chaque fin de phrase, dont le geste brillait d'une vivacité plus présumptueuse que raisonnable, qui poussait la délicatesse jusqu'aux espaces imaginaires, qui la perdait de vue, et la faisait perdre aux autres, et qui, malgré le néant sur

lequel il parlait, trouvait le secret de ne point tarir son discours.

Notre vieillard était un bon homme que la suite de la conversation nous fit connaître pour financier; le grand commerce qu'il avait avec l'argent lui donnait des idées communes, mais aisées et familières; il badinait beaucoup avec la jeune fille, son discours était goguenard, un peu d'amour que lui inspirait sa voisine y répandait un air de tendresse surannée, mais risible et divertissante.

À mon égard j'étais tel que vous savez; je ne ferai, point mon portrait, il serait ou trop beau ou trop laid, car les hommes sur eux-mêmes, grâce à l'amour-propre, ne savent pas saisir le point de justesse, et l'on aime bien mieux en dire infiniment moins que de n'en pas dire trop, ou bien en dire trop que de n'en pas dire assez. Revenons à nos personnages.

La conversation sur l'amour était fort échauffée, quand, par l'imprudence des cochers qui vidaient derrière nous une bouteille de grès¹, nos chevaux sans guides enfilèrent un chemin plein d'un limon gras, où les malheureux animaux s'enfoncèrent, aussi bien que les roues de la pesante voiture qui resta comme immobile. Les cochers s'aperçurent de l'arrêt des chevaux; ils s'approchèrent avec des *dia, hue*, et maints claquements de fouet; les chevaux avertis s'efforcèrent, suent, et se renfoncent davantage; les cochers épuisent, enrouent leur altéré gosier, fouettent comme des charretiers : inutiles efforts, déjà les chevaux soufflent, reniflent; nos phaétons jurent, et rien ne s'avance² : nous descendons de carrosse; ils redoublent et les coups et les jurements, et la Bastille n'est pas plus ferme sur ses fondements, que nos roues le sont sur la funeste boue.

Cependant la nuit chasse le jour, il nous reste encore deux lieues à faire, bientôt nous ne voyons plus goutte, les cochers n'ont plus de ressource que le ciel qu'ils implorent trop tard, et qui ne les écoute pas, à cause du mélange affreux et continu qu'ils font de vœux et de jurements; enfin tout espoir est perdu de déraciner la machine immobile : quel parti prendre ? Il s'en présente deux, le premier est de se coucher sur l'herbe sans souper, le second, de gagner à travers champs, buissons, fossés, marais et boues, un petit village composé de quatre ou cinq chaumières dont on entend les cloches percer mo-

destement les airs : ce dernier parti semble le moins mauvais. Quelle chute, grands dieux ! de la conversation la plus aimable à cette triste extrémité ! Amour, Amour, voilà ton portrait, tu nous séduis par de doux commencements, mais toujours d'affreuses catastrophes sont le nec plus ultra des appâts flatteurs dont tu nous as trompés.

Pardon, mon cher, si j'interromps ma narration par cette parenthèse : mais notre situation alors était si triste, que le simple portrait que j'en fais m'en inspire encore des réflexions mélancoliques.

Nous nous déterminons donc à gagner le petit village, le seul postillon reste pour garder le carrosse, et le cocher nous suit pour amener des chevaux qui devaient aider les nôtres à se débarrasser des boues.

Cette aventure inspira à la dame, dont le hasard me donna la conduite, mille imprécations contre le sort; mais il me semblait qu'elle était ravie d'avoir occasion de placer ces imprécations : comme j'avais pénétré son caractère, vous pouvez vous imaginer que je m'y confortai, et que je lui répondis d'un langage assortissant au sien : nous marchions avec peine, les ronces et les épines nous accrochaient de temps en temps; quelquefois l'eau des fossés nous surprenait jusqu'aux jambes; pour guide nous avions le bel esprit, qui par un enthousiasme d'imagination né de la fatalité de notre situation, tâchait de nous dérober la fatigante attention que chacun de nous donnait à ses maux; à mon égard j'entretenais, comme je vous ai dit, la dame d'un style tendre, merveilleux tout ensemble et grand, et cette conformité dont j'usais avec ses idées lui arrachait, malgré elle, les réponses les plus comiques, par le tour doux et fier qu'elle leur donnait : c'était dommage que cette petite teinture romanesque se répandît dans tout ce qu'elle disait, car je lui remarquai

beaucoup d'esprit.

Pour notre vieillard, il donnait la main à la jeune demoiselle qui riait de tout son cœur de l'embaras où nous étions tous; plus il s'offrait de difficultés pour parvenir jusqu'au village, plus la friponne avait de joie, et sa malice s'accordait fort bien avec celle du hasard : le vieux financier par complaisance tâchait de rire aussi, mais nous l'entendions souffler de vingt pas, et faire un élan¹ à chaque pied qu'il tirait de la boue. À force de marcher, enfin nous arrivâmes au petit village; un caba-

ret dont l'enseigne était un guenillon nous servit de retraite : notre hôtesse, car il n'y avait qu'une veuve, ne savait que penser en nous voyant, si elle avait su la fable, peut-être nous eût-elle pris pour des immortels qui voyageraient¹ : notre cocher la mit au fait au moment que son étonnement la rendait comme immobile. Auriez-vous par un bon soupé de quoi nous consoler de nos malheurs ? lui dit le bel esprit, d'un ton bruyant. Hélas ! messieurs, répondit la bonne femme : j'ai du lard, du lait caillé, et des pommes cuites au four, avec une demi-douzaine d'œufs. Quoi ! répliqua-t-il, point de poulets, point de dindons ! Non, monsieur, il y a dans le pré voisin une demi-douzaine de petits poussins, qui sont avec la poule et le coq ; voilà tout, dit-elle, mais je vous donnerai de l'excellent vin de Brie. Il ne manquait plus que cette liqueur, s'écria notre bel esprit, pour achever le tableau de notre misère.

Après ces mots, la bonne femme, assisté de huit ou dix enfants et de la vachère, nous conduisit dans une chambre à deux lits, tapissée d'images roussies, meublée de bancs et d'escabeaux ; on y voyait une grande cheminée décarrelée ; on se hâta de nous faire du feu, qui s'alluma au vent des enfants, de la mère et de la vachère, qui tous, les genoux à terre, tâchaient, à force de s'enfler les joues, de suppléer au défaut des soufflets. À vous dire le vrai, mon cher, ils allumèrent le feu, et le vent fut si prodigué, que toute la compagnie en eut une part, dont nous nous serions fort bien passés².

Après quoi, tous juchés sur des bancs ou escabeaux, nous commençâmes des plaintes contre le sort, qu'un service de lard jaune dans un plat de terre ébréché interrompit : ce service était suivi de cinq assiettes de bois, dont on nous distribua à chacun une ; deux enfants morveux et échevelés nous apportaient ce mets. Mangez, mangez toujours, messieurs, nous dirent-ils après, notre mère vous frit des œufs avec de la ciboule, Jacob va vous apporter du caillé et des pommes cuites, avec un pot plein de vin.

À peine avaient-ils promis ce second service, qu'effectivement Jacob arriva, chargé de caillé, des pommes et du pot de vin ; il succombait presque sous sa charge : il roula une pomme à terre où elles étaient ; les enfants la ramassèrent avec vitesse et la remirent dans

le plat avec les autres, barbouillée de cendre et de poussière.

La dame auprès de qui j'étais mourait de soif, et demanda un verre ; aussitôt un de nos valets partit, qui revint chargé de trois gobelets de terre, à qui le vin avait fait une tarte¹ au-dedans. Ah ! dit alors la dame, je ne boirai jamais là-dedans, le cœur me bondit. Ma foi, madame, lui dis-je, je vous offre mon chapeau, si vous le trouvez moins rebutant. Ah ! répondit-elle, monsieur, je vous avoue que je le préfère. Aussitôt dit, aussitôt fait : j'allai d'abord rincer mon chapeau ; et lui faisant prendre la figure qu'il fallait pour le faire servir de tasse, je le présentai à la dame plein d'eau. Cette manière de boire originale fit rire la compagnie ; la dame après avoir bu en rit elle-même, et la bonne humeur enfin succéda à la tristesse où nous avait mis la pauvreté du gîte.

J'oublie de vous dire que les œufs frits avec de la ciboule arrivèrent ; mais ce mets succulent fut réservé pour les dames ; elles en soupèrent. Notre repas ne fut pas long ; les enfants vinrent desservir, et mangèrent en chemin le reste des mets que notre appétit avait respecté.

Nous nous approchâmes auprès du feu ; le cocher entra qui nous apprit que deux de ses chevaux étaient malades, qu'une des roues du malheureux carrosse était rompue, et que nous ne devions nous attendre à partir qu'à quatre heures du matin, parce que le postillon qu'il avait envoyé à la ville prochaine pour remédier à tous ces accidents ne devait arriver qu'à cette heure ; il était alors approchant onze heures³ du soir, c'était encore cinq grandes heures qui nous restaient à attendre. L'aspect des lits étaient un vrai remède contre le sommeil, il ne tenta pas un de nous ; notre aventure était si plaisante, qu'elle nous avait égayé ; notre vieillard financier était auprès de la jeune demoiselle qui n'avait pu l'éviter ; j'étais entre elle et sa mère, et notre bel esprit faisait le coin ; l'amoureux vieillard se tuait d'inventer des compliments glacés pour la jeune demoiselle ; à l'entendre parler, eût-il été dans le fumier jusqu'au col, son bonheur aurait encore été trop grand, s'il avait eu cette jeune fille auprès de lui ; son amoureux et burlesque langage nous remit insensiblement à la conversation que nous faisions dans le carrosse ; et le peu d'apparence que nous puissions dormir me fit imaginer une sorte d'amusement qui pou-

vait nous conduire jusqu'au moment du départ. Je proposai à la compagne, pour nous divertir, d'inventer un roman que chacun de nous continuait à son tour; je le commencerai, dis-je, si l'on veut; madame continuera, mademoiselle sa fille après, et les deux autres cavaliers achèveront. Mon imagination réveilla celle du bel esprit, qui, charmé d'avoir de quoi briller, applaudit à ma proposition; la dame y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle était assez conforme à son goût; la jeune demoiselle dit en riant qu'elle tiendrait bien sa partie, et qu'elle s'attendait à nous bien faire rire, et le vieillard amoureux, en se tournant de son côté, lui dit que l'amour faisant le sujet d'un roman il ne pouvait manquer de réussir puisqu'on était auprès d'elle. Au reste, dis-je, comme il ne s'agit ici que de nous réjouir, rendons l'histoire divertissante, et pour cela, j'imagine un sujet qui pourra fournir des traits plaisants; cependant il ne faut gêner personne, et chacun à son tour pourra continuer le roman suivant son goût; il sera susceptible de comique, de tendre, de merveilleux, et même si l'on veut de tragique. C'est bien dit, répondit la dame, car chacun a son caractère. Merveilleux, répliqua le financier, il est bien fâcheux que le plaisir de nous réjouir par une invention plaisante, ne soit point joint à celui d'avoir du moins de quoi nous rafraîchir agréablement; monsieur, me dit-il en continuant, vous avez imaginé le roman pour nous amuser, et moi j'imagine quelque chose pour boire et pour manger : car franchement, il y a loin d'ici à quatre heures du matin; nous avons besoin d'esprit et d'attention, et l'un et l'autre nous manqueraient peut-être faute d'avoir de quoi faire digestion! Oh! c'est à quoi j'ai songé! Ah! monsieur le financier, dit le bel esprit alors, vos pareils ne connaissent pas la diète. Ils ont raison, répondis-je, et tous les hommes généralement parlant ne se remuent que pour ne la point connaître. Je conviens, dit le financier, que nous ne l'aimons guère, et en revanche nous connaissons bien son contraire; mais il ne s'agit pas de cela, revenons à ce que j'avais imaginé.

Or, messieurs, je pense, pour l'honneur du village, que dans ces lieux il y a une église, et par conséquent un curé; peut-être ce curé a-t-il chez lui quelque chose de bon, et que son vin est meilleur que le nôtre; mon sentiment est donc que nous allions le trouver, un de ces mes-

sieurs et moi, que nous lui exposions l'extrémité fâcheuse dans laquelle nous sommes; et que... Ah! c'est bien dit, s'écria le bel esprit en l'interrompant; nous irons quêter ensemble, je lui parlerai de ces dames, des boues et des croûtes qu'elles ont été obligées de traverser, du pitoyable état de leurs bas et de leurs souliers; après quoi je citerai notre repas; je mettrai la nappe sur une table soutenue de quatre tréteaux; j'y exposerai les tristes mets dont notre mortelle fatigue a été allégée, et je lui peindrai notre consternation d'une manière si touchante, que les larmes en viendront aux yeux du bon curé et de sa ménagère : et fiez-vous à moi, je promets de mettre à profit sa compassion pour nous!

Là-dessus le bel esprit, sans attendre qu'on lui répondit, prit le financier par le bras, et ils descendirent ensemble éclairés d'un peu de paille, qu'un fils de l'hôte leur portait devant eux. La saillie du bel esprit nous parut inutile; il était onze heures du soir et il n'y avait point d'apparence que le curé d'un petit village ne fût pas à ces heures à ronfler dans son lit; à moins que, contre l'ordinaire, la lecture ou l'étude ne fît veiller celui-ci; mais le hasard, qui nous avait maltraités, en cette occasion nous fut favorable; le financier et le bel esprit trouvèrent monsieur le curé encore à table avec deux bourgeois de son village², le nombre des bouteilles qu'ils avaient déjà vidées les avaient mis dans une situation d'esprit très réjouie; ils se divertissaient en honnêtes gens, éclairés d'un chandelier de deux pieds de haut, dont ils mouchaient de temps en temps la chandelle avec leurs doigts; ils étaient au dessert, composé d'un gros morceau de fromage, dont l'odeur un peu forte avertissait de loin de quelle sorte de mets on se régalaient dans la chambre : nos deux députés surprirent la gouvernante de M. le curé, qui dans la cuisine frottait son pain d'une grande couenne de lard qu'elle tenait entre ses mains. C'était une fille d'environ soixante ans, qui s'était mise depuis dix années chez M. le curé, pour trouver dans la règle de sa maison un port assuré contre les tentations du mariage; à droit³ elle avait un escabeau qui lui servait de table, où elle mettait son lard et son pain quand elle avait mordu une bouchée de l'un et de l'autre; à gauche était un banc d'environ trois pieds, chargé de l'attirail de son humble toilette : attirail composé de deux gros peignes

dont l'antiquité et les cheueux avaient entièrement changé la couleur jaune en noir¹.

Ce fut là l'état où la surprirent nos députés. Elle mangeait successivement, et se peignait pour se coiffer de nuit. Ses cheueux étaient alors éparés². Au bruit qu'ils firent en frappant à la porte, elle les rassembla tous avec un lien moitié ruban, moitié corde; trois ou quatre épingles de fer ou de laiton qu'elle tenait entre ses dents, autant à ses doigts, furent perdues par la frayeur que lui causèrent nos indiscrets frappeurs, qui venaient à heure indue effaroucher sa modestie : *Qui est-ce, s'écria-t-elle d'une voix embarrassée ?* Ce sont d'honnêtes gens, lui répondit le bel esprit, qui voudraient bien parler à M. le curé. Si c'est d'honnêtes gens, répliqua-t-elle, Dieu le veuille; hé! que lui-voulez-vous? Nous le dirons mieux, dit-il, quand vous nous aurez ouvert. Oh! vraiment, répondit-elle, on n'entre point ici comme dans une grange; attendez à la porte, je m'en vais faire descendre M. le curé.

Elle partit après ces mots, pour monter à la salle des conviés³; elle entre : un des buveurs, sans attendre qu'elle parlât, en se hâtant de rincer son verre avec un coin de sa serviette, lui⁴ présenta plein de vin, et lui dit : Dame Nanon, tenez morbleu, mettez-vous cela sur la conscience, cela vaut mieux qu'une médecine. Dame Nanon ouvrait la bouche pour informer M. le curé de ce qui se passait, quand le verre de vin présenté si galamment la lui referma pour boire. Grand bien me fasse et à vous aussi, dit-elle en le rendant à M. Mathurin, qui était le nom de celui qui lui avait donné à boire. Quand le verre fut rendu, dame Nanon prononçait les premiers mots de son discours, lorsqu'un morceau de pain et de fromage lui fit encore tendre la main, et l'arrêta. Ce n'est pas le tout que de l'huile, lui dit un certain maître Blaise qui lui faisait ce présent, il faut du coton aussi, madame Nanon⁵. Cependant notre bel esprit et le financier attendaient impatiemment l'arrivée de M. le curé; personne ne venait : ils frappent à tour de bras et si violemment, que l'alarme est portée jusqu'à la salle des conviés. Que signifie cela, Nanon? dit M. le curé. Ah! par ma foi, répondit la gourmande, j'avais oublié mon message, ce sont des gens qui ont une voix d'hommes, et qui veulent vous parler, monsieur le curé. Que veux-tu

dire? qui ont une voix d'hommes, répliqua le pasteur qui ne comprenait rien à cette façon de parler. Eh! oui, répondit Nanon; dame je ne puis dire que ce que je sais : je ne sais pas au vrai si ce sont des hommes, mais ils parlent de même. Parguonne c'est peut-être des esprits, dit maître Blaise; descendons pour les entendre, mais ne leur parlons pas. C'est bien pensé, répliqua le curé : Marchons par prévoyance, dit Mathurin; où est le bénitier, pour à celle fin que je m'en seigne¹? Allez, allez, répondit le pasteur d'une voix que le bon vin rouge rendait animée et courageuse : je ne crois pas aux esprits, et j'ai là-haut des livres dans mon grenier, qui disent de belles choses là-dessus, dont je ne me souviens pas; mais n'ayez point de peur avec moi : quand il y en aurait vingt réglemens à ma porte, je saurais bien leur tenir tête; ils ne se jouent pas à nous.

Après ces mots, on entendit frapper encore : Palsangué, dit Mathurin, il y a quelque chose là-dessus² qui n'est pas naturel, les livres de votre grenier ne savent pas tout, monsieur le curé; car marguienne nous allons voir quelque chose de surprenant. Chut, maître Mathurin, dit le pasteur, ne babillez pas tant, et suivez Nanon qui va prendre le chandelier pour nous éclairer; maître Blaise ira après vous, et je marcherai derrière. Oh! dit Blaise, ce n'est marguienne pas ici à la procession, c'est bien une autre histoire; montrez-nous le chemin, puisque vous êtes si hardi. Voyez donc, dit alors dame Nanon, vous porteraient avec eux, il n'y aurait pas grand mal, le vilage n'en serait pas plus malade; mais la personne de M. le curé est de conséquence. Oh! de conséquence tant qu'il vous plaira, dit brusquement Blaise, il n'y a conséquence qui tienne; pargué la peau de M. le Curé n'est pas d'une autre étoffe que la mienne, sauve qui peut! Et, là là, dit bénignement maître Mathurin, ne vous fâchez point tous deux, je m'en vais vous accorder, descendons tous à la fois; et quand nous serons en bas, dame Nanon ira toute seule parler à ceux qui frappent au travers la porte, cela est raisonnable. Dame Nanon, vous êtes vieille, on n'aura pas tant de regret à votre vie qu'à la nôtre qui sommes plus jeunes; à cette heure³ on doit aimer son prochain, et faire quelque chose pour lui, quand on n'est plus bon à rien. Par saint Jean et son

chef, répliqua dame Nanon courroucée, je suis bonne encore à vous torcher le museau du chandellier que je tiens; voyez donc l'impertinent, je ne suis plus bonne à rien, vous n'avez qu'à y revenir comme à ce matin! nous conter des contes d'amour, pour me mettre à mal; si je ne prends un manche à balai pour vous rabattre votre caquet, je veux n'être bonne qu'à pendre au plancher comme un lard. Oh! par le sangue, la comparaison n'est pas mauvaise, dit Mathurin, vous n'êtes pas aussi grasse qu'un lard, mais vous êtes bien aussi rance. Monsieur le curé, s'écria dame Nanon qui se piquait de beauté; tenez, si vous ne mettez dehors ce cocu-là, je m'en vais ouvrir la porte aux esprits, en arrive ce qui pourra. Tout beau, tout beau, dit alors gravement le curé, qui avait toutes les envies du monde de prendre feu pour sa gouvernante, mais que l'argent qu'il voulait emprunter de Mathurin retenait dans le respect. Tout beau, nous voilà proche Pâques, ne faites point de scandale, je m'en vais descendre le premier, et vous me suivrez si vous voulez.

À peine eut-il prononcé ces mots, que le bruit recommença à la porte, mais bien plus fort qu'on ne l'avait encore entendu, on se hâta donc de descendre dans la cuisine, le curé approcha de la porte, et les autres se tinrent un peu éloignés. À qui en voulez-vous, dit le curé au travers de la serrure. Eh! morbleu, dit le bel esprit que le retardement de dame Nanon avait impatienté, à qui nous en voulons! On devrait du moins congédier les gens ou leur ouvrir, sans les faire attendre aussi longtemps; faites-nous parler à M. le curé? Qu'est-ce que vous lui voulez? répliqua le pasteur toujours au travers de la serrure. Nous lui voulons dire un mot, répondit le financier; ouvrez. Parlez, parlez toujours, dit le curé, pour un mot ce n'est pas la peine d'ouvrir la porte. Parbleu, s'écria le bel esprit, voilà un obstiné portier: dis-nous, où est le curé? Qu'en voulez-vous faire? répliqua le pasteur; qui êtes-vous? êtes-vous d'ici? voyagez-vous? demandez-vous l'aumône? on va vous jeter du pain par la fenêtre. Il n'y a pas moyen, dit le financier, de satisfaire à tant de questions à la fois. Mais, monsieur le portier, connaissez-vous tous les petits enfants de votre village? Belle demande; je les connais tous par leur nom de baptême, dit le curé. M. le curé connaît tous les paroissiens, s'écria là-dessus dame Nanon de loin; les grands-pères, les oncles, les cousins, les filles, les neveux, les femmes grosses, voire même celles qui ne le sont pas, les enfants; il n'y a que ceux qui ne sont pas encore venus au monde dont il ne sait pas le nom. Cela n'est pas difficile à croire, répondit le financier, qui avait donné occasion à des réponses aussi originales; vous allez bientôt savoir qui nous sommes; approchez, notre conducteur, dit-il alors au petit garçon de leur hôtesse qui les avait éclairés; dites aussi au travers de la serrure qui nous sommes, vous aurez plus de crédit que nous pour faire ouvrir la porte. Le petit garçon s'approcha; il avait fort bien reconnu la voix du curé. Oh, oh! parlez donc, monsieur le curé! dit-il. Quoi c'est toi, Jacob, lui répondit le pasteur. Eh! oui, c'est moi-même, monsieur le curé, dit Jacob; ces messieurs sont de braves gens au moins, dame ils sont venus souper chez nous, c'est que leur carrosse est tombé dans la boue; leurs chevaux sont estropiés; il y a encore deux femmes de leur compagnie qui sont restées chez nous, et qui se chauffent auprès du feu; les dames sont bien jolies et bien habillées, et les messieurs sont dorés comme une chasuble; ils ont mangé une omelette, du lard, des pommes cuites, et un pot de notre vin qu'ils ont bu; et vous n'avez qu'à leur parler, ils vous diront bien eux-mêmes ce qu'ils veulent, car ils ne verront bientôt plus clair; je les conduis avec de la paille que j'ai pris sous le lit de notre mère, et la voilà qui finit, je m'en vais la jeter par terre, quand elle commencera à me brûler les doigts. Eh! tenez tout en parlant je ne l'ai plus; ouvrez monsieur le curé. Es-tu bien sûr de ce que tu dis, répondit le curé. Tenez, monsieur le curé, répliqua Jacob, j'en suis aussi sûr que je suis sûr d'avoir vu ce matin le renard qui emportait une de vos poules dans votre verger; je lui ai jeté des pierres, mais il était bien loin. La peste soit de la poule et du renard. Le loup nous croquera tous, dit le bel esprit, si M. le curé nous laisse là. Je m'en vais ouvrir, répondit le curé. Et puis s'adressant à dame Nanon: Voilà ce que c'est, lui dit-il, que de n'avoir point de soin, je vous rabattrai cette poule-là sur vos gages. Allez, allez monsieur le curé, dit Nanon, c'est un petit menteur, le compte de vos poules y est; s'il en manque une, je veux devenir coq: mais c'est que l'autre jour je donnai trois ou quatre

pièces, s'écria là-dessus dame Nanon de loin; les grands-pères, les oncles, les cousins, les filles, les neveux, les femmes grosses, voire même celles qui ne le sont pas, les enfants; il n'y a que ceux qui ne sont pas encore venus au monde dont il ne sait pas le nom. Cela n'est pas difficile à croire, répondit le financier, qui avait donné occasion à des réponses aussi originales; vous allez bientôt savoir qui nous sommes; approchez, notre conducteur, dit-il alors au petit garçon de leur hôtesse qui les avait éclairés; dites aussi au travers de la serrure qui nous sommes, vous aurez plus de crédit que nous pour faire ouvrir la porte. Le petit garçon s'approcha; il avait fort bien reconnu la voix du curé. Oh, oh! parlez donc, monsieur le curé! dit-il. Quoi c'est toi, Jacob, lui répondit le pasteur. Eh! oui, c'est moi-même, monsieur le curé, dit Jacob; ces messieurs sont de braves gens au moins, dame ils sont venus souper chez nous, c'est que leur carrosse est tombé dans la boue; leurs chevaux sont estropiés; il y a encore deux femmes de leur compagnie qui sont restées chez nous, et qui se chauffent auprès du feu; les dames sont bien jolies et bien habillées, et les messieurs sont dorés comme une chasuble; ils ont mangé une omelette, du lard, des pommes cuites, et un pot de notre vin qu'ils ont bu; et vous n'avez qu'à leur parler, ils vous diront bien eux-mêmes ce qu'ils veulent, car ils ne verront bientôt plus clair; je les conduis avec de la paille que j'ai pris sous le lit de notre mère, et la voilà qui finit, je m'en vais la jeter par terre, quand elle commencera à me brûler les doigts. Eh! tenez tout en parlant je ne l'ai plus; ouvrez monsieur le curé. Es-tu bien sûr de ce que tu dis, répondit le curé. Tenez, monsieur le curé, répliqua Jacob, j'en suis aussi sûr que je suis sûr d'avoir vu ce matin le renard qui emportait une de vos poules dans votre verger; je lui ai jeté des pierres, mais il était bien loin. La peste soit de la poule et du renard. Le loup nous croquera tous, dit le bel esprit, si M. le curé nous laisse là. Je m'en vais ouvrir, répondit le curé. Et puis s'adressant à dame Nanon: Voilà ce que c'est, lui dit-il, que de n'avoir point de soin, je vous rabattrai cette poule-là sur vos gages. Allez, allez monsieur le curé, dit Nanon, c'est un petit menteur, le compte de vos poules y est; s'il en manque une, je veux devenir coq: mais c'est que l'autre jour je donnai trois ou quatre

taloches à ce petit fripon-là, parce qu'il jetait des pierres sur les tuiles de notre maison. Vous en avez menti, respecté monsieur le curé, dit Jacob, c'était votre petit neveu qui avait cassé une de vos vitres, et vous me battîtes à sa place.

Par charité, dit alors le bel esprit, monsieur le curé, veuillez nous ouvrir, et puis après dame Nanon et Jacob auront tout le loisir de vider leurs procès. Allons, allons, dépêchez-vous de donner la clef, dit alors le curé à dame Nanon. La voilà, répondit-elle; ôtez-vous que j'ouvre, pour que je donne un soufflet ou deux à ce petit bâtard-là. À ces mots que le petit bâtard entendit, elle ouvrit, mais il s'enfuit. Le bel esprit et le financier embrassèrent M. le curé qui leur tendait les bras, pour leur demander pardon du long temps qu'on avait été à leur ouvrir. Nous sommes trop bien traités, dit le bel esprit, pour des gens qui viennent demander des grâces l'argent à la main. Cependant, là-dessus il fit le détail de notre aventure, exposa le maigre repas que nous avions fait, et sut si bien persuader M. le curé et sa gouvernante, que son discours soutenu d'un écu qu'il tenait en main, et dont on voyait bien qu'il allait payer ce qu'on lui donnerait, que son discours, dis-je, eut tout l'effet qui fût possible.

M. le curé redoubla ses honnêtetés, et l'on était encore dans la cuisine à se gracieuser de part et d'autre, lorsqu'un neveu du pasteur (car ils ont tous ou neveu ou nièce) arriva; ce neveu venait de souper de chez un des confrères de son oncle, dont la paroisse était à un quart de lieu de la sienne; c'était un jeune homme d'environ vingt-deux ans; il avait assez bien fait ses études, et malgré l'éducation champêtre qu'on lui avait donnée, au travers de la grossièreté qu'elle avait pu lui inspirer, on remarquait briller en lui une disposition d'esprit excellente que n'avait pu étouffer l'habitude de vivre avec des paysans; entre autres choses, il avait lu des romans, et assez d'autres livres. Il fut surpris à ces heures de trouver des étrangers chez son oncle. Ce bon curé le mit au fait, en bredouillant trois ou quatre mots; le bel esprit et le financier achevèrent le discours que le curé n'avait fait qu'ébaucher. Ce jeune homme qui avait eu suffisamment pour être gaillard, anima davantage encore son oncle à donner à ces messieurs ce qu'il avait chez lui de

meilleur; il accabla nos députés de compliments d'un tour original, et cependant spirituel; il se convia même de son chef pour les aider à manger ce qu'ils allaient emporter.

Déjà lui-même il court remplir deux bouteilles de vin exquis, je dis exquis, car c'est la vérité; et si les mets en bonté avaient égalé le vin, notre chère eût été excellente; mais un morceau de beurre très frais, de la *stokéfiche*, aussi bonne que de la *stokéfiche* le peut être, et cinq harengs saurés furent toute la ressource que nous trouvâmes dans l'animation dont n'avaient pu nous tirer les mets de notre auberge. Cette petite provision fut donc apportée dans la chaumière où nous étions; le financier en rendit en argent la valeur à dame Nanon, malgré la noble défense de rien prendre que lui faisait à grands cris M. le curé, qui dans les convulsions obligantes qu'il se donnait pour empêcher sa gouvernante de prendre cet argent, eut le bonheur ou l'adresse de se tourner si souvent, de manière que le financier donna ce qu'il voulait à dame Nanon, sans que le généreux curé pût en être le témoin.

L'argent donné, l'obligeante contestation fut pacifiée: Ne querellons plus, monsieur le curé, lui dit le bel esprit, allons, il ne s'agit plus de cela, faites-nous seulement l'honneur de venir manger votre part de ce que nous emportons chez notre hôtesse, vous y trouverez deux très aimables femmes, à qui certainement vous vous saurez bon gré d'avoir procuré de quoi se dédommager du mauvais repas qu'elles ont fait. Venez. Non, messieurs, repartit le modeste pasteur; je suis ravi d'avoir pu vous obliger en quelque chose; vous ferez encore bien mauvaise chère, mais je vous donne ce que j'ai chez moi de meilleur; à mon égard, il est trop tard, je dois un bon exemple à mes paroissiens, et il ne serait pas séant de sortir à l'heure qu'il est pour boire, et aller voir de belles dames; nous devons nous autres avoir l'honneur et la religion en recommandation; mais je vous laisse mon neveu, que je charge d'assurer ces dames que c'est bien malgré moi que je ne vais pas les saluer. Nous ne vous pressons pas davantage, répliqua le bel esprit, puisque monsieur votre neveu vient avec nous, et nous vous quittons, pour vous donner la liberté de vous coucher; adieu monsieur. Après ces

chemin : C'est une occasion bien fortunée pour moi, leur dit-il, que d'avoir le bonheur, mes charmantes dames, de vous marquer combien je me réjouis de ce que mon oncle vous envoie à souper : si l'on pouvait vous faire aussi bonne chère que le méritent votre beauté et vos charmes, au lieu de harengs et de stokfiches, que j'ai l'honneur de vous prier de vouloir bien que je vous présente, vous verriez des lievres, des perdrix, des canards sauvages et des béccasses, si c'était la saison; mais au défaut de tout ce gibier dont la bonté ne serait pas encore aussi excellente que vos attraitis sont charmants au superlatif, veuillez, belles et agréables dames, accepter ce que je vous offre, non pas comme une chose digne de vous, mais comme une chose enfin... Si elle n'est digne de nous, dit la jeune demoiselle en l'interrompant, elle est digne de notre appétit. Sans doute, continua la mère, nous vous avons toute l'obligation possible, monsieur, et à M. le curé, et c'est obligé infiniment que de donner tout ce qu'on a. Ah! ma belle dame, répliquait le neveu formaliste, l'obligation dont vous parlez n'est pas une obligation. Oh! mon cher monsieur, dit le bel esprit, en lui coupant le chifflet, vous avez soupé, vous ne demandez qu'à jaser; mais que nous vous ayons l'obligation de vous mettre à table avec nous sans façon, pour que nous mangions, car la stokfiche est frite, et les harengs saurets sont prêts. Puisque vous voulez bien, monsieur, et les dames aussi, dit-il, que j'aie l'honneur de boire avec vous, je m'en vais prendre place; je souhaiterais que ce que j'ai mangé fût sur la table. Vous feriez bonne chère, et l'honneur... Trêve, trêve d'honneur, dit la jeune demoiselle, nous vous sommes obligés des mets que vous nous souhaitez, mais ils sont mieux où ils sont que sur la table, mangeons toujours. Notre campagnard voulut répliquer, mais le bel esprit, en s'asseyant lui-même sur le coin d'un banc, lui ferma la bouche; tout le monde se mit à manger. Je ne vous dirai point tous les discours plaisants dont notre campagnard nous entretint pendant le repas; tout ce que nous remarquâmes de plus en lui, ce fut l'attention qu'il se donnait pour avoir une part de tout; la symétrie guindée dont il réglait tous les mouvements de ses mains et même de sa bouche me

ments, le financier et le bel esprit prirent fort honnêtement congé de monsieur le curé, qui se ressouvint, quand ils furent éloignés de quelques pas, qu'il avait aperçu le financier présentant quelque chose à dame Nanon. Apparemment qu'ils vous ont donné de l'argent, dit-il à la gouvernante, qui s'attendait peut-être à prendre ce que la générosité de nos députés leur avait fait donner de trop dessus la marchandise achetée; donnez, donnez, ajouta-t-il; puisque le voilà, le voilà. Dame Nanon, que ce compliment précipité surprit, rendit en rechignant le prix de la marchandise. Tenez, vous êtes aussi pressé qu'une femme qui accouche, lui dit-elle, et après ces mots, elle ferma la porte avec une rudesse et une méchante humeur que lui inspirait le petit gain manqué. Cependant déjà nos gens arrivent à l'auberge, le neveu du curé leur accourcit le chemin par mille chansons burlesques, dont il les amusa; son chant, que nous entendîmes d'en haut, et la voix de nos messieurs qu'il avait priés de faire chorus, nous annoncèrent de bonnes nouvelles : Allègre, allégresse, dit le bel esprit en entrant et en nous présentant le neveu du pasteur : mesdames, je vous apporte du neçar pour boire, et de la marée pour manger. Vite, vite, alerte notre hôteesse, une poêle pour frire notre marée, un plat pour mettre les harengs saurets, et l'huile de Provence que je possède. Heureuse idée, saillie impayable qui a fait penser au digne curé de ce village; c'est un homme charmant, il donne son bien pour rien; il faut que dame Nanon sa servante en prenne l'argent pour lui. Mesdames, à propos de M. le curé, je vous en amène le neveu; nous devons tous le regarder comme de l'or, son oncle, lui, ses neveux à lui, ses fils quand il en aura, les fils de ses fils, et toute sa race; car c'est à un personnage de cette race à qui nous devons ce soir la joie où nous voilà, le plaisir que nous aurons, et la fin de notre appétit que je vous souhaite, mesdames, toutes les fois que vous aurez faim. La peste, dis-je alors au bel esprit, la saillie qui vous a conduit chez ce curé n'est pas un coup de hasard, vous y excellez. À peine achevais-je ces mots, que le neveu du curé, s'approchant des dames avec une perruque de côté et des révérences dont la longueur recula et fit tomber toutes les chaises ou escabeaux qui se trouvèrent à son

la civilité du monde, je vais
notre ville.

Malgré tous ces compliments, le discours de cet homme ne lui fit pas de voir, dans la suite des discours finit, l'ex-
qu'il avait cependant de l'esprit. Bref le repas finit, l'ex-
cellent vin du curé étouffa le souvenir de nos malheurs,
le bois ne manquait point au foyer, il régnait dans l'air
un degré de froid assez raisonnable pour sentir toute la
douceur du feu et pour n'être point incommodé; nous
nous mêmes dans une situation d'esprit gaillarde. Le bel
esprit n'oublia point la proposition que j'avais faite
d'inventer un *Roman impromptu*; nous convînmes de
commencer dès le moment même; notre campagnard
loua fort l'invention que j'avais trouvée, et fit là-dessus
un discours long et embrouillé, où il amena le mieux
qu'il put de quoi prouver qu'il avait du goût, et que
nous aurions en lui un bon juge. Je crus dans ce ver-
biage remarquer qu'il avait envie d'être de la partie; et
comme il ne pouvait que la rendre encore plus diver-
tissante par l'originalité avec laquelle il rejetait son
sujet, je lui proposai d'être des nôtres; il rejeta mon
compliment d'abord avec beaucoup d'humilité; je repa-
tis, il se rendit enfin avec un air de confiance pour lui-
même, qui caractérisa ordinairement les ignorants; je
compris que notre petite compagnie se promettrait un
plaisir bien nouveau de l'addition que le campagnard
ferait à notre histoire; nous ne perdîmes point avoir à
sujet de vue, c'était l'amour et chacun servait de pin-
son tour pris; un gros bâton qui nous servait de com-
cettes, et remué des tisons qui étaient bien, je commen-
çai ainsi de l'aveu de tout le monde, et par droit d'avis.
Peut-être, mon cher, aurez-vous trouvé trop long le

La Voiture embourbée

Le sujet qui conduit à notre histoire, mais le sujet est une petite histoire aussi¹, et comme je n'ai eu dessein que de vous divertir, peu m'a dû importer que ce soit, car le par le sujet, ou par l'histoire. Revenons au fait, car le bel esprit pétille de la curiosité de m'entendre entamer matière, et d'envie de la continuer, le campagnard ouvre de grands yeux avec un silence respectueux pour la partie spirituelle à laquelle il est associé; la dame, par des yeux languissants, m'annonce qu'elle est impatiente de sentir quelque situation touchante, la jeune demoiselle montre un empressement vif et naturel, excitée sans doute par le nom d'amour, dont l'idée la réjouit, et le vieillard... et le vieillard commença de peur qu'il ne s'échauffe entre ses mains, commençons de peur qu'il ne s'aigrisse².

J'avoue qu'une femme serait trop heureuse, si elle inspirait une tendresse du caractère de celles dont ils étaient remplis; que de précautions pour éviter de manquer de respect, que d'aveux arrachés par un excès de lan-gueur, que de timidité! Ils n'ont pas plutôt dit qu'ils aiment, qu'ils se croient perdus et coupables, ils se condamnent à la mort, ils vont la chercher dans un exil éternel, si l'on ne les retient; mais ce sont de nobles criminels, qui au milieu de la crainte, conservent une juste fierté digne d'accompagner leur crime, si leur aveu ne déplaît absolument pas; s'il touche, que de ravissements! que d'extases, d'innocentes caresses! Ah! monsieur, vous m'en voyez encore toute pénétrée. Le siècle est corrompu, on ne vit plus comme autrefois, la plus noble passion aujourd'hui n'est qu'une bagatelle, les amants sont effrontés, les dames ont perdu leur pouvoir, et elles n'ont conservé que le droit d'enflammer, sans avoir comme autrefois celui de commander aux cœurs, et d'être l'arbitre de la fortune et de la destinée de leurs amants. Non, non, madame, lui répondit vivement Amandor, il en est encore à qui la corruption du siècle n'a point ravi ce droit. Ce que vous me dites est-il bien possible? repartit la dame d'un air embarrassé (car j'ai oublié de vous dire qu'elle avait un secret penchant pour le gentilhomme). Quoi! vous connaissez des dames dont le pouvoir égale celui de ces fameuses amantes sur leurs amants? Seriez-vous vous-même au nombre de ceux qui leur sont sujets, parlez, monsieur? Je n'ai point dit, madame, repartit Amandor, que j'ai connu plusieurs de ces maîtresses absolues; mais vous vous connaissez bien peu, si vous doutez qu'il y en ait encore. Il rougit en disant ces mots, et ne continua pas. La dame, que j'appellerai Félicie, fut quelque temps sans répondre, et puis, prononçant ces mots avec une lenteur grave, et sage elle repartit: Je ne souhaite d'être telle que vous dites à l'égard de personne; et quand, par un accident où ma volonté n'aurait aucune part, il se trouverait effectivement quelqu'un d'assez hardi pour le sentir, et me le dire, je saurais par une juste fierté lui faire comprendre que je n'admire la passion de l'amant le plus aimable, que quand son respect s'ensevelit dans le silence; voilà le trait qui me touche le plus dans ceux dont je lis les aventures. Leurs maîtresses, répondit

LE ROMAN IMPROMPTU

OU LES AVENTURES DU FAMEUX AMANDOR
ET DE LA BELLE ET INTRÉPIDE ARIOBARSANE

Il y avait à quelques lieues de Paris un gentilhomme d'environ trente-cinq ou quarante ans, qui demeurait dans son château; près de ce château, sa demeure, était celui d'une veuve à peu près du même âge; ces deux voisins étaient amoureux l'un de l'autre. Le voisinage avait fait l'union de leurs cœurs; ajoutés à cela une certaine conformité de sentiments et de caractère. Le gentilhomme, que je nommerai Amandor, avait été près de trois mois passionné de la veuve, sans qu'il eût osé hasarder l'aveu de sa tendresse; un air fier, une délicatesse infinie qu'il avait remarquée dans la dame, l'avaient toujours retenu.

Il en était donc au troisième mois de son secret amoureux, quand un matin, s'en allant voir cet objet respectable de ses amours, il le rencontra dans une espèce de petit bois ou garenne près de son château. Cette dame semblait chercher les sentiers les plus sombres et les plus épais, pour lire un livre qu'elle tenait à la main, et dont la lecture semblait l'affecter de beaucoup de plaisir: Amandor l'aborda d'un air tendre et craintif: puis-je me flatter, lui dit-il d'une voix humble, que vous voudrez bien un moment vous distraire de l'occupation où vous êtes, pour me donner la douceur de votre conversation? Ce compliment était trop respectueux pour être rebuté, aussi n'eut-il pas un si mauvais sort. Quelque agrément que je trouve à lire, j'y renonce avec plaisir pour avoir celui de m'entretenir avec vous, répondit-elle. Après ces mots, Amandor lui demanda quel était le livre qu'elle lisait. C'est un roman, dit-elle, dont les amants ont des sentiments qui me charment. Ah! que l'amour est aimable de la manière dont ils le faisaient.

Amandor, ont-elles toujours ignoré leur amour, et le silence le plus respectueux n'a-t-il pas son terme ? Non, dit-elle, c'est à l'excès de l'amour à n'en point mettre. Hélas ! puisque cela est ainsi, repartit tristement Amandor, je n'aurai jamais l'avantage de me condamner à un exil éternel, et de m'avouer envers vous coupable du plus beau et du plus noble crime qu'ait jamais commis le cœur d'un amant.

Que Félicie fut intérieurement charmée d'entendre parler ainsi Amandor ! Son cœur depuis longtemps se nourrissait de sentiments puisés dans le roman. Le timide Amandor même ne lui avait plu que par la conformité de son goût au sien ; Félicie n'avait point ignoré qu'il l'aimait, et elle avait cédé au penchant qui lui parlait pour lui d'autant plus volontiers, que la peinture qu'elle s'était toujours faite de l'amour était d'accord avec celui de ce gentilhomme ; intérieurement même elle s'était souvent flattée de l'espérance de ressembler, dans les effets de la passion qu'elle avait inspirée, à ces antiques beautés dont elle dévorait les aventures. La manière dont Amandor venait de lui déclarer son amour lui paraissait si belle, si proportionnée à toutes les idées de respect, de timidité, de noble hardiesse aventureuse, qu'elle regarda secrètement ce moment comme un présage d'aventure pour le moins aussi intéressante que toutes celles qu'elle lisait. Dès l'instant son âge, le goût du siècle, sa fortune bornée, tout disparut à ses yeux ; elle ne vit dans Amandor qu'un amant de la plus haute espèce, et dans elle-même, que le noble sujet désormais d'une passion d'éclat, dont les commencements annonçaient quelle en devait être la fin.

Vous attendez sans doute impatiemment la réponse qu'elle fit à la déclaration d'amour d'Amandor ; mais il fallait vous mettre au fait du caractère de son esprit, pour que vous goûtiez dans les suites toutes ces réparties.

Je ne sais, répondit-elle au discours d'Amandor, ce qui a pu m'attirer de votre part un compliment aussi hardi ; sans doute l'exil dont vous parlez devrait être le prix dont il faudrait payer votre témérité ; mais, croyez-moi, condamnez-vous-y le premier, sans attendre que ma colère vous y engage. Eh bien, madame, dit l'amant qui n'espérait pas de plus douce réponse, eh bien, vous serez contente ; je mérite sans doute le mépris que vous

faites de ma flamme, en ne daignant seulement pas la punir de votre colère : mais vous avouerez, par la manière dont je m'en punirai moi-même, que jamais cœur ne fut plus digne d'aimer que le mien, puisque je n'oublierai rien pour me rendre aussi malheureux que je mérite de l'être, après vous avoir déçu.

Après ces mots Amandor quitta brusquement Félicie, qui n'attendait plus que cette repartie, pour avoir le plaisir de comparer le goût de cet aveu à celui des romans qu'elle avait lus ; rien n'y manquait effectivement : Césarion¹ ressuscité n'eût pas mieux déclaré son feu, la déclaration était suivie du bannissement. Amandor ne s'était point démenti, il avait soutenu le malheur d'être mal reçu en homme digne de tenir place parmi les héros d'amour les plus célèbres, et dorénavant Félicie pouvait marcher de pair avec l'illustre Cléopâtre même : cependant Amandor s'était retiré, pour apparemment ne pas revenir si tôt. Ce gentilhomme était mille fois plus enchanté de la cruauté de Félicie, qu'un amant ordinaire ne l'est de la douceur de sa maîtresse. Il y avait plus de dix ans, aussi bien que cette veuve, qu'il passait son temps à chercher des romans et à les lire : la conformité du caractère de Félicie avec le sien l'avait tout d'un coup déterminé à l'aimer ; il s'était fort bien aperçu qu'elle avait dé mêlé son amour dans ses actions, et l'indifférence qu'elle avait affectée là-dessus, n'avait servi qu'à l'engager davantage, par le plaisir qu'il sentait d'aimer une personne dont les manières avaient tant de rapport à celles des héroïnes de ses romans.

Cependant le voilà disgracié, le voilà dans une situation égale à tant d'illustres criminels, dont la tendre audace avait été punie comme la sienne : Félicie est irritée, et ce courroux de ferteté est pour ce gentilhomme une source de plaisirs inexprimables.

Félicie, de son côté, l'aimable Félicie gémit en secret de la cruauté d'un devoir qui l'oblige à désespérer un amant qu'elle adore ; son cœur, gonflé de soupçons, se reproche une barbarie qui cependant a des charmes pour elle. Il fuit, disait-elle, Amandor est résolu de m'éviter. Cruel devoir ! pourquoi t'opposes-tu au doux penchant dont mon cœur est prévenu pour lui ? Hélas ! ce devoir, tout cruel qu'il est, est pour elle un tyran charmant.

Amandor médite déjà d'abandonner son château, les commodités de sa basse-cour, son labourage, la chasse, les lièvres, les perdrix, ces aimables mets n'ont pour lui plus d'appas. Amandor désormais n'est plus qu'un misérable chevalier qui va devenir le jouet du sort le plus affreux; il manquait à la régularité de sa flamme un confident, dans le sein duquel il puisse répandre les larmes que ses yeux verseront. Il jette la vue sur le fils d'un riche paysan du village prochain : ce jeune homme était âgé de vingt-deux ans; il avait assisté à toutes les lectures des romans d'Amandor, et son cerveau disposé à recevoir le poison contagieux de ces lectures, était monté à un degré de folie suffisant pour le rendre digne du choix qu'on va faire de lui. Cette folie à la vérité n'était pas aussi raffinée que celle d'Amandor; l'impression qu'il en avait reçue, était proportionnée à la grossièreté de son éducation; il en avait l'extravagance, sans en avoir la délicatesse; mais qu'importe dans un siècle aussi ingrat que le nôtre pour ces sortes de sujets ? Amandor était encore trop heureux d'en rencontrer un tel que Pierrot, qui était le nom du paysan.

Pierrot arriva dans le temps que ce gentilhomme allait l'envoyer chercher : quelques larmes qui coulaient des yeux du malheureux Amandor, quelques soupirs qui lui échappaient, annoncèrent à Pierrot que ce gentilhomme avait du chagrin. Hélas ! monsieur, qu'avez-vous donc, dit ce paysan en l'abordant, et d'un air à demi digne des anciens confidents, vous pleurez comme Artame¹, il me semble le voir; je lisais tantôt le livre qui parle de lui. Pendant que vous pleurez, venez vous mettre au pied d'un chêne, je m'assoierai auprès de vous, et vous me conterez vos chagrins : car voilà comme il était et son confident aussi. Amandor, sans lui répondre que par un profond soupir, marche nonchalamment, traverse sa basse-cour, et va s'asseoir au pied² d'un noyer, qui était auprès du château; Pierrot le suit sans rien dire, et se met à ses pieds quand il est assis.

Le malheur de cet amant pouvait-il être mieux allégué que par de pareilles circonstances ? En cette posture, il redouble ses soupirs, il lève souvent les yeux au ciel; et Pierrot, pour lui marquer la part qu'il prend à ses chagrins, l'imité dans ses gémissements par des plaintes de gosier les plus touchantes.

Cependant ce confident exact s'aperçoit que c'est assez soupirer : Trop c'est trop, dit-il au triste Amandor, il est l'heure de parler maintenant, racontez-moi votre histoire. Ô ciel ! que je suis à plaindre, s'écrite Amandor à ce discours. Je suis persuadé, répliqua Pierrot, que vous ne l'êtes point encore autant qu'Artame; car quand il pleurait au pied du chêne, il est dit qu'il y avait deux jours qu'il n'avait mis bien de Dieu entre ses dents¹, et c'est encore une grande consolation pour vous que d'être auprès d'une basse-cour bien fournie qui vous appartient. Ô ciel ! que me dis-tu là ? répondit Amandor. Oh ! monsieur je n'avance rien qui ne soit vrai, dit Pierrot, et j'ai le livre sur moi. Ce n'est point là ce dont je parle, répartit Amandor, je ne songe plus à soutenir une vie infortunée, que la cruauté de Félicie me condamne à finir. Ah ! l'ingrate, s'écrit Pierrot, j'aurais toujours juré qu'elle vous jouerait d'un tour, elle ressemble à Cléopâtre comme deux gouttes d'eau; j'ai deviné que vous en teniez pour elle, et j'ai prévu, dès lors, que quelque jour vous seriez obligé de courir le pays pour elle; mais contez-moi comment votre malheur est arrivé.

Après ces mots, Amandor fit un récit exact de la manière dont il avait rencontré Félicie, et du jour qu'il avait pris, pour lui déclarer sa flamme. Oh ! dit alors Pierrot, je ne m'étonne plus de vous voir si contristé; elle a lu les romans comme nous, et je gagerais que vous avez été reçu comme un matin dans un jeu de quilles; vous n'avez plus qu'à graisser vos bottes, et moi les miennes aussi, car j'aime Perrette sa fille de chambre : la malicieuse le voit bien, mais elle a tousjours été plus fière avec moi qu'un coq, et j'attendais que nous allussions ensemble abattre des pommes, pour lui déclarer ma maladie : cela vaut fait cependant, et puisque vous avez votre congé, je m'en vais chercher le mien; attendez-moi là, je brûle d'avoir le plaisir de pouvoir pleurer aussi bien que vous. Ah ! Pierrot, Pierrot ! qu'as-tu fait ? il faudra quitter nos dindons.

Quand Pierrot eut prononcé ce discours : Viens, suis-moi, lui dit Amandor en se relevant, ta résolution m'en inspire une que rien n'est capable d'arrêter; je m'en vais trouver Félicie, lui jurer encore un amour éternel, et lui dire un dernier adieu. Oh ! monsieur, vous allez trop vite, répartit Pierrot, il faut lui laisser le temps d'oublier

le mal que vous lui avez fait; vous gâtiez tout si vous la revoyiez pendant qu'elle est toute fraîche fâchée, elle ne pourrait pas en conscience vous pardonner votre arrogance; car vous savez que cela va comme cela, si vous voulez vous en ressouvenir. Il y a amour et amour. Tu as raison, mon cher Brésis¹, répondit Amandor, la vivacité de mon amour m'éloignait du respect que je dois au courroux de Félicie. Oh! parguienne que vous me mettez de joie au cœur, répliqua Pierrot, quand vous me chantez mon nom, mon cher Brésis. Ah! monsieur, que ne sommes-nous tous deux à courir les forêts comme des sauvages? que j'aurais de plaisir à m'entendre dire : Viens ici, Brésis. Mais à propos, puisque vous me débaptisez, il ne vous en coûtera pas davantage de me donner un autre nom : Brésis, ce nom-là ne me plaît pas, cela est trop sec, outre cela Brésis était indifférent, et je suis amoureux, appelez-moi plutôt Timane², j'ai toujours eu de l'inclination pour l'honnête écuyer qui a porté ce nom. Eh bien! mon cher Timane, remettons donc à demain, dit Amandor, et laissez-moi maintenant m'abandonner à mes inquiétudes. C'est bien dit, répliqua Timane, vous agissez en honnête chevalier; il semble morbleu que vous ayez sucé le lait de leur nourrice : mais vous n'êtes pas assez à l'ombre au pied de cet arbre, entrez dans la garenne, et allez vous asseoir auprès du grand hêtre, je vais vous y joindre en posture décente, et quand j'aurai mangé mon écuelle de soupe, j'irai vite ment fâcher Perrette contre moi; mais parguienne je la débaptiserai comme vous venez de me faire. Après ces mots, Pierrot, métamorphosé en Timane, s'en alla dans le château du gentilhomme; il n'y avait point chez Amandor assez de domestiques pour lui crier des qui va là, ni pour lui demander raison de ce qu'il voulait : outre cela, on était accoutumé à le voir avec le maître; il entra dans l'écurie, en détacha deux maigres chevaux, dont l'un était une jument, qu'un petit cheval lain suivait en cabriolant; et l'autre, un petit cheval étique qui figurait fort bien celui de l'Apocalypse³, il monta sur le dernier, et mena la jument par la bride dans la garenne, où rêvait Amandor; le poulain qui suivait sa mère lui parut cependant de trop; il ne se souvenait pas d'avoir lu nulle part que jamais poulain eût été de moitié dans les aventures des chevaliers amoureux, mais

il passa par-dessus cette réflexion dans la pensée qu'apparemment l'historien n'avait point été s'amuser à remarquer une si petite bagatelle.

Amandor était si profondément enfoncé dans la rêverie, qu'il ne vit point son écuyer monté sur son cheval; mais le petit poulain, qui ruait et qui sautait autour de sa mère, le tira de sa mélancolie en venant le fleurir auprès de l'oreille; Amandor, pensif et distraité, eut peur et fit un cri en se levant avec précipitation; le prévoyant écuyer descendit de cheval alors, et présenta la jument à son maître qui ne pouvait deviner où tendait cette saillie. Voilà votre jument que je vous amène, lui dit-il, son petit poulain l'a voulu suivre; mais n'importe, allez, allez, Ariobarsane¹, Coriolan et tant d'autres avaient peut-être aussi bien que vous des poulains à leurs trousses : car où il y a des juments, il y a des poulains; où il y a des mères, il y a des enfants. Mais Timane, répondit Amandor, qui se ressouvénait avec chagrin du cri qu'il avait fait, et qui était fâché d'être sorti par une indigne frayeur de l'intrépidité de ceux qu'il imitait; mais, que prétendez-vous faire de ces chevaux? Sciencœur Amandor, lui répondit Timane, je les ai amenés ici afin que vous rêviez comme il faut qu'un homme comme vous rêve dans une forêt; s'il passait ici quelque chevalier amoureux, il vous prendrait pour un vrai roturier, d'être auprès d'un arbre, démonté; il croirait peut-être que vous allez à pied comme un chat maigre, et cela ferait tort à votre maîtresse : attachez donc bien proprement la bride de votre cheval à l'arbre auprès duquel vous reposez, afin que vous gémisiez dans les formes; il fait beau voir un cordonnier sans cuir, un chevalier sans sa jument ou son cheval; et moi je m'en vais me mettre un peu loin de vous par respect, comme je le dois da, et je vous regarderai faire.

Cette imagination de Timane parut assez sage à Amandor; il s'étonna même de n'y avoir pas songé comme lui, et prenant la bride de la jument, il se précipita à l'attacher à l'arbre, quand Timane l'arrêtant tout d'un coup par le bras : Attendez, attendez, seigneur, dit-il, il me vient un scrupule pour vous; c'est que vous attachez votre cheval à l'arbre sans avoir monté dessus; margauienne, s'il m'en souvient, les autres descendaient de cheval, et puis l'attachaient après;

voyez-vous, une charrette ne va pas sans roue; quand on fait un ragout, il faut y mettre de tout. Ça monte, que je vous tiennne l'étrier (car c'est là ma charge); je ne la voudrais pas changer pour la charge de notre maltotier. Ô ciel! dit alors Amandor sans répliquer à son écuyer; charmante, mais cruelle Félicie, que vous jetez mon esprit dans un grand désordre. Oh! dame si elle savait que son amoureux attache sa jument à un arbre sans avoir monté dessus, dit Timane, elle ne le regarderait pas plus que ses vieux souliers.

Cela dit, Amandor monte à cheval, Timane le chapeau à la main tenait l'étrier; dès qu'il fut sur la selle : Descendez à cette heure, lui dit-il, vous pouvez rêver dix mille ans sans qu'on puisse vous dire le moindre mot; laissez-moi Timane, dit Amandor, et éloigne-toi un peu. Après ces mots, Amandor enfonce son chapeau, et prit une route qui conduisait dans le plus épais de la garenne; Timane, voyant son maître marcher, courut vite délier la bride de son cheval pour le suivre; son maître cependant s'éloignait toujours. Oh! morbleu le voilà qui marche, dit-il en grondant, et je ne suis pas derrière lui. En prononçant ces mots, il tâchait de monter à cheval; mais le coursier quinteux, secouant la tête de chagrin de ce qu'on l'arrachait à des feuilles qu'il mangeait, se tournait toujours de manière, que l'empresé Timane ne pouvait parvenir à mettre le cul sur la selle. Peste soit de la chienne de bête, disait-il, cela n'a pas l'esprit de savoir comme moi qu'il faut suivre la jument de mon maître : pourquoi les écuyers n'ont-ils pas laissé le secret d'apprendre aux chevaux tout le manège nécessaire à l'amour? Morbleu, je ne vois plus Amandor. Ah! m'y voilà à moitié. En disant ces mots, il était effectivement monté à moitié; mais il ne pouvait entièrement passer sa jambe par-dessus la selle; le cheval marchait toujours d'un pas de trot qui secouait fortement le malheureux écuyer, bien mal nommé dans cette occasion.

Cependant il avait peur de tomber. Ah! ah! s'écria-t-il. Oh! Seigneur Amandor! au secours, attendez un moment. Mais Amandor était bien occupé d'une autre aventure. Dans l'épaisseur de la garenne, où son chemin l'avait conduit, Félicie elle-même s'offrit à ses yeux prévenue de l'amour le plus tendre pour Amandor,

qui venait de lui déclarer le sien il n'y avait que deux heures; elle avait en se promenant rencontré Perrette sa femme de chambre, à qui elle avait raconté toute son aventure avec Amandor, la fierté cruelle dont elle avait mortifié l'aveu de sa passion, et la contrainte barbare qu'elle s'était imposée à elle-même pour cacher à son vainqueur la victoire qu'il remportait sur son cœur : cette confidente (je veux dire Perrette, à qui le commerce actuel qu'elle avait avec sa maîtresse, et la lecture fréquente des romans avaient inspiré des impressions à peu près du genre de celles de Timane, mais un peu plus adoucies) avait calmé l'agitation de Félicie le mieux qu'elle avait pu. Hélas! lui avait-elle dit, notre demoiselle, c'est un cruel mal que d'aimer; mais il ne fallait pas tant désespérer votre chevalier; espérez cependant, il ne sera pas assez benêt pour partir comme un muet sans rien dire, et peut-être alors votre cœur se laissera-t-il aller; de pareils discours avaient été longtemps l'allègement que Perrette avait apporté à la déolation de la triste Félicie!

Elles avaient toutes deux traversé l'endroit où elles étaient, et leur chemin insensiblement les avait conduits dans le lieu le plus touffu de la garenne d'Amandor.

La douleur de Félicie à la vue de ces lieux sombres n'avait fait que croître; la solitude réveille l'amour et l'augmente : cet endroit était trop convenable à la passion d'une dame de l'espèce de Félicie pour en sortir sans l'honneur de quelque marque de la situation de son esprit.

Perrette, sur qui ce lieu faisait à peu près le même effet, conseilla à Félicie de s'y reposer; on choisit un gros arbre et épais, au pied duquel Félicie se plaça. Perrette, cette confidente digne de remplacer celle de Clélie même¹ (s'il eût été possible), s'assit auprès de sa maîtresse, à qui les soupirs coupaient l'usage de la voix; elle lui fit reposer sa tête sur elle, et d'un mouchoir qui peut-être ne se trouva pas assortissant à la noblesse de la situation, essuya les larmes qui coulaient des beaux yeux de Félicie; beaux yeux dont quelques années à trop diminuaient à la vérité l'éclat et la vivacité, mais à qui l'avantage de pleurer si noblement remplaçait bien tous les appas qu'un âge envieux et un peu trop avancé s'efforçait d'effacer.

La posture de *Félicie* fut mise à profit, comme la moindre de ses *démarches*. Il fallait que tout entrât dans le caractère de sa *passion*; après avoir bien soupiré, et que la confidente eût suffisamment essuyé ses beaux yeux, elle crut qu'il était à un sommeil que son abaissement, de s'abandonner à un sommeil que son abaissement devait exciter.

Je ne vous dirai pas au juste si ce sommeil fut naturel; peut-être que les yeux d'une héroïne d'amour sont stylés à concourir à tout ce qui peut composer un goût complet de noble tendresse.

C'était dans cet état que reposait *Félicie*, quand Amandor, que son cheval et son inquiétude de concert conduisaient à l'aventure, rencontra cette aimable peronne. Est-ce bien la sœur. Ô ciel, que tu sais d'une parait ici? s'écria-t-il alors enchaîné les plaisirs aux manières toutes extraordinaires de mots dignes de l'agréable malheurs! Après ce peu il avança après avoir mis pied surprise où il se trouvait, genoux de laquelle reposait à terre. *Perrette*, sur les genoux de cette cruelle dame, *Félicie*, fit un cri qui genoux de cette cruelle dame, Amandor était déjà aux yeux. Grands dieux! je vous rend quand elle ouvrit les yeux. Quand mon désespoir m'éloigne contre, adorable *Félicie*, dit-il (car le petit trajet qu'il des lieux où vous êtes, présentait dès lors à son esprit avait fait à cheval se présenter). Hélas! que vous me punissez comme une fuite méditée). Hélas! que vous me punissez bien sévèrement de l'innocent accident qui fait que je trouble votre repos! Ah! seigneur, répondit *Félicie* à demi pâmée d'une émotion que lui inspirait une situation si bien et si naturellement amenée, ne cherchez point à le troubler davantage: que venez-vous chercher? être qu'à mille in- un silence éternel et que votre cher ici? J'ai cru qu'étaient le trouble où vous me éloignement m'épargnerai! Oui, ma princesse, je vous jetez à présent; laissez-moi l'ordonnez, répondit Amandor; fuirai, puisque vous me laissez, laissez-moi la douceur de mais avant cette funeste fuite, combien mon cœur vous vous montrer encore une fois en fier à une fuite que mon adore, ou plutôt, sans tout moment, percez vous-même cœur peut retraire à son épie) ce cœur dont l'amour de ce fer (car il avait outragé. Ah! seigneur, tant de vous déplaît et vous

tendresse m'épouvante, repartit *Félicie*, je ne hais point assez ce cœur pour... Elle s'arrêta après ces mots; une rougeur qui se répandit sur son visage acheva le sens de ce qu'elle voulait dire, mieux que ses paroles ne l'auraient fait.

Pendant cette conversation si tendre, Timane, ce maladroît écuyer, galopait au travers de la garenne, sans avoir pu réussir à passer tout à fait sa jambe par-dessus la croupe de son cheval; ce coursier mal mené (car Timane tenait la bride) reniflait, ruait en secouant la tête, et dans son galop cahotant offrait aux branches d'arbres les cheveux de l'écuyer à démêler; son chapeau était tombé de dessus sa tête; ses cheveux hérissés ajoutaient encore une certaine horreur comique à la laideur de son visage, dont la bouche ouverte aux cris faisait un portrait effrayant. Après avoir bien couru deçà et delà, enfin le cheval conduisit le malheureux Timane dans l'endroit où se passait la scène amoureuse. Timane aperçut son maître le premier, à qui il cria d'arrêter son maudit cheval; mais à la vue de celui d'Amandor il s'arrêta de lui-même, et fit cesser les hurlements de l'écuyer: il descendit donc, et s'apercevant que *Félicie* et *Perrette* étaient avec son maître: Oh! oh! leur dit-il, d'un grand sens froid; et vous voilà toutes deux, allez-vous comme nous vous mettre en route? mon cheval a bien fait de s'arrêter ici, cela m'épargnera la peine de vous aller trouver, demoiselle *Perrette*, qui maintenant aurez nom Dina, de même que j'ai changé le nom de *Pierrot* en celui de Timane, et le tout pour vous plaire. C'est ce que je vous apprends, et ce que vous avez eu la malice de ne vouloir pas deviner; car mes yeux depuis trois mois vous ont dit de quoi remplir une main de papier: je m'attendais bien que vous ne feriez semblant de rien, et c'est fort bien fait à vous, mais enfin l'occasion rend l'iron; me voilà dans vos mauvaises grâces: mais par guienne, tout coup vaill, je m'en moque, puisque je vous aime et que vous le savez tout comme moi, s'il ne faut que pleurer, courir la prétentaine avec monseigneur Amandor, vous n'avez qu'à dire, nous partons tous deux pour le bout du monde; et quand nous ne pourrions plus passer, nous reviendrons vous voir, dame viendra la rose après l'épine. Mlle *Perrette*, surnommée Dina, allait répondre au tendre aveu de Timane, quand Amandor

regardant cet écuyer d'un air de mépris : Apprenez, Timane, lui dit-il, que vous choisissez mal votre temps et le lieu pour déclarer votre passion à Dina, cette prudente confidente en conviendra, songez à vous corriger. Je vous demande excuse, répartit Timane. Venez ça continuer-t-il en tirant assez rudement Dina par la manche, allons nous mettre auprès des chevaux pour me prononcer¹ ma sentence. Marguienne je trépine de joie d'être banni de votre présence, agréable Dina, tant je vous aime ! Oh ! que je vais pousser de soupirs en votre honneur et gloire ! que je vais faire trotter mon peste de cheval ! allons vite, répondez pour me couper le chifflet. Dame, répartit Dina, je vous trouve bien effronté, Timane, puisque ainsi est, d'oser à ma barbe, à mon nez, me dire que vous m'aimez ? Bon, s'écria l'écuyer, voilà qui va bon train, je verrai le bout du monde. Sachez, Timane, continua Dina, que vous m'offensez. Je le fais exprès, répartit l'écuyer ; dame je serais bien fâché de vous faire plaisir, continuez. C'est donc pour vous dire, répliqua Dina, que vous alliez ailleurs porter votre face, que je ne la veux plus voir. Oh ! palsanguienne, répondit l'écuyer, il faudra que vous ayez de bonnes lunettes d'approche, si vous la voyez d'où elle sera ; mais quelque jour... Sortez de ma présence et ne me répliquez pas, ajouta la confidente. Cela n'en est pas², dit Timane, je dois toujours parler, et vous vous taisez, et vous en allez et puis après cela je fuirai comme si j'avais le feu je ne veux pas dire où. Puisque cela est comme cela, répondit Dina, je m'en vais donc rejoindre Félicie ; j'ai cru que c'était à toi à te retirer : mais Timane, écoute donc, ne va pas faire le sot, et t'en aller sans m'en avertir, car je t'aime dans le fond, et tout ce que nous faisons là, tu sais bien que ce n'est que pour la frime³ : Je te hais à présent, et lorsque tu viendras me dire adieu, tu verras comme je pâmerai d'amour. Adieu, bon voyage.

Quand Dina eut fini ce discours, elle retourna vers sa maîtresse, dont le cœur se distillait en tendresse avec celui d'Amandor ; rien est-il plus doux que de s'entendre dire qu'on nous aime, quand ce plaisir succède à la crainte d'être haï ? Jamais amant ne le ressentit plus vivement qu'Amandor ; il était transporté d'une joie que tout son cœur à peine pouvait contenir ; Félicie, d'une langueur modeste, modérait de temps en temps la

vivacité de ses mouvements. Cet amant quelquefois lui saisissait ses belles mains, dont il ne détachait sa bouche amoureuse que quand une exacte pudeur avertissait Félicie de la retirer ; ces tendres caresses écartèrent apparemment un peu le respect — je dis respect qui cependant fut toujours régi⁴ dans ces vives saillies — et notre amant s'emporta jusqu'à porter la main au vénérable corset de Félicie, et jusqu'à le baiser d'une ardeur indiscrète.

Quel attentat, ô Ciel ! malheureux Amandor ! Hélas ! cette action doit être la source d'une infinité de malheurs : à cette audace, Félicie rougit de honte et de courroux, ses yeux se couvrirent d'un nuage qui présage le tonnerre dont elle va accabler son malheureux, mais coupable amant ; les roses un peu fouettées de son teint, l'incarnat de sa bouche, dont la beauté n'est altérée que par un peu de grandeur, se fanent et font place à l'air pâle qu'amène la colère, quand une extrême rougeur a eu son tour : elle se lève, et jetant sur Amandor des regards capables de porter la terreur jusque dans le cœur de Mars même : Impudent, lui dit-elle, éloignez-vous pour jamais de moi, puisque ma bonté a enhardi votre âme jusqu'à me faire une insulte, cette facile bonté se change désormais en haine éternelle contre vous ; et pour te prouver, téméraire, combien l'action que tu viens de faire irrite mon cœur, c'est que, sans m'en fier, comme tu m'as dit, à un éloignement de ta part, que ton impudence et ton peu de respect interrompraient bientôt je fuirai moi-même des lieux où tu seras : adieu, tu n'as que faire de me répondre.

Que devint l'audacieux Amandor après ces paroles ! Jamais la femme du Pot au Lait ne fut plus étonnée du maudit accident qui renversait les projets de sa fortune ; jamais plaideur ne fut plus surpris de trouver sa bourse vide après dix ans de procès, dont le dernier jour est égal au premier ; jamais enfin fondeur de cloches ne resta plus sot de voir couler et répandre sa fonte⁵. Il n'eut pas la force de répliquer d'abord ; Félicie marchait déjà pour s'en aller ; mais quand il vit qu'il allait la perdre, cette pensée lui rendit un peu sa présence d'esprit ; il courut tremblant arrêter la fuyarde par sa robe ; mais Félicie, se retournant encore avec plus de courroux qu'elle n'en avait jamais montré : N'augmente point ton crime, lui

dit-elle, par une importunité que j'abhorre; et si ton cœur après ce que tu viens de faire est capable de m'aimer encore, épargne-moi par amour la honte et le chagrin de te voir.

Après ces mots, elle lui tourna rigoureusement le dos; Amandor s'était jeté à genoux, il y demeura comme immobile; ses yeux seuls jouaient de la prunelle, mais d'une manière qui prouvait qu'ils n'avaient de mouvement que pour se donner à l'étonnement affreux de voir Félicie fuyant¹, avec des résolutions aussi funestes que celles qu'elle prenait; Timane, qui effectivement était resté auprès des chevaux, pour observer dès ce moment le congé que lui avait donné Dina, entendit cependant tout le démêlé d'Amandor et de Félicie; il avait même aperçu l'action de ce chevalier, et dès lors il avait condamnée son audace, se ressouvénant fort bien que les livres ne marquaient pas que jamais amant eût osé toucher au corset de sa maîtresse.

La seconde reprise de courroux de Félicie l'affligea beaucoup; il eut de la compassion pour son malheureux maître, parce qu'à vue de pays, il voyait naître de son côté mille tourments, qui ne finiraient peut-être de son côté mais quand il s'aperçut que Dina s'évadait sans doute plus l'occasion de revenir lui parler, comme il était nécessaire pour que leur tendresse fût dans l'ordre, il courut à elle et l'appela. Eh! eh! Dina, parlez donc avant que je me en alliez, dit-il; sachez donc, cruelle opiniâtre, que je tuerai peut-être de chagrin de vous avoir déçu par la signification de mon amour; ce n'est pas le tout que mourir; apprenez que je ferai autant de bruit par monts et par vaux, qu'en ferait un millier de chats qui sont à leur sabbat; je retrancherai la moitié de ma pitance à chaque repas, pour devenir maigre et pâle comme un étique, tant qu'à la fin trépas s'ensuive, et vous serez content et moi aussi. Ah! que me dites-vous, petit fripon d'écuyer, répondit Dina, vraiment² vous mettez mon cœur dans un grand tracis; je ne sais que dire ni que faire; mais ne voyez-vous pas bien que je rougis, et que ma chienne de langue va plus vite que je ne voudrais? vous pouvez vous en aller quand il vous plaira; mais si vous m'en croyez, notre amant, rien ne vous presse; adieu Timane, je ne puis plus soutenir le regard de vos amou-

reuses prunelles; j'en ai trop dit, mais on ne peut pas ôter de cela comme d'un morceau de gâteau. Ah! ma Reine, s'écria alors Timane, je ne me sens pas de plaisir, morbleu que cela est bien! quel charme d'être aimé d'une fille qui parle sans qu'elle sache ce qu'elle dit! Mais, Dina, voilà mon maître que votre maîtresse ne veut plus voir; Félicie s'en va peut-être sortir de ces lieux en charrette ou sur une mule, Amandor de son côté va se désespérer parmi les loupes dans les forêts, en attendant que le coup de couteau qu'il a baillé au cœur de Félicie soit refermé. Eh! dame, que ferai-je avec lui, si nous n'avions pas aussi querelle ensemble? approchez, Dina, que je vous tâte itou votre gentil corset, et puis après cela, plus fière qu'un capitaine aux Gardes³, vous vous carrez pour me regarder du haut en bas, vous me direz que je suis un coquin, un insolent, un dévergondé, après vous me tournerez itou le dos comme Félicie, je serai étonné, les esprits me reviendront, je courrai après vous, je me jetterai à terre, vous vous retourneriez pour me traiter encore comme une voirie, et puis j'aurai ma part aussi bien qu'Amandor, et pendant qu'il gémira de son côté, je crierai comme un chat qu'on écorche de l'autre; et voilà le plaisir de l'amour quand on veut se distinguer.

A peine Timane eut-il prononcé ce grotesque discours, qu'il approcha de Dina, et fit ce qu'il venait de projeter, sans qu'elle eût le temps de s'en défendre; Dina en se reculant lui donna un coup de poing dans l'estomac, qui fit reculer l'audacieux de quatre pas. Ah! ah! notre écuyer de chat⁴, comme vous y allez! marguenne, je ne sais à quoi y tient que je ne vous arrache les yeux, en galères, malheureux, et retire-toi, car je t'étranglerai avec ma jarretière. Par la sanguienne, quand tu le feras, je ne serais pas plus aise que je le suis, dit Timane. Dina l'adressa s'en alla; Timane se mit dans la posture d'un homme étonné, et puis quitta ses sabots (car c'était sa chaussure) pour courir après elle; il l'attrapa par son cotillon, qu'il tira comme s'il avait voulu le déchirer, et puis se jetant à genoux: Hélas! Dina, ne soyez point tant furieuse, considérez la misère où je suis. Housse, insolent, repartit Dina en s'en retournant, vous n'êtes qu'un âne d'écuyer. Et après ce peu de mots expressifs, elle continua son chemin.

Mais je m'aperçois, dis-je à la compagnie, qu'il y a

bien assez longtemps que je parle, l'histoire est maintenant assez en train; vous avez ri dans quelques endroits, peut-être vous a-t-elle fait un peu de plaisir, à vous le dé à présent, madame. Oh! mon Dieu! répondit-elle, mais vraiment l'entreprise me paraît plus sérieuse que je ne pensais, et je vous avoue qu'il faut que vous optiez, ou du comique, ou du grand, car franchement je n'ai point assez de capacité pour soutenir la critique que vous venez de faire des amours apparemment romanesques; cette critique est mêlée successivement de sérieux et de burlesque, n'espérez point les deux avec moi. Nous prendrons ce que vous nous donnerez, lui dit le bel esprit et je suis persuadé que vous inventerez avec assez de sentiment pour nous faire pleurer aussi agréablement que monsieur nous a fait rire : Allons, madame, du beau, du merveilleux, et surtout de ces situations tragiques, étonnantes et tendres. Vous ne dites point cela d'un air, dit-elle, à me faire espérer que vous les sentirez; mais, n'importe, puisque c'est mon tour, commençons : Votre histoire en est à la fuite de Dina qui rejoint apparemment sa maîtresse irritée; Amandor et Timane sont restés tous deux dans la garenne.

Félicie, justement irritée contre Amandor, exécuta ce dont elle l'avait menacé; à peine eut-elle quitté ce téméraire amant, qu'elle songea à s'éloigner d'un lieu où sans doute elle serait toujours exposée aux importuns empressés d'un homme qu'elle ne pouvait absolument haïr, mais que sa pudeur et les lois du respect qu'il avait violées devaient lui rendre haïssable. Elle arriva chez elle : là, ses soupirs retardent d'abord les soins qu'elle va prendre pour s'éloigner. Ô ciel! s'écrie-t-elle cent fois, à quelle sorte de chagrin suis-je donc réservée ? J'aimais l'audacieux Amandor; le perfide, à force de respect artificieux, a dû toucher mon âme, et j'ai la honte d'avoir marqué que j'aime à qui a bien pu s'en rendre indigne! Quoi! ma tendresse et son respect n'ont pu me garantir de l'insulte la plus grande que jamais malheureuse amante ait soufferte ? Ah! ciel! après cette action, étouffe du moins dans mon cœur ce qui me reste encore de flamme. Ce sont là pour quelques moments les tristes réflexions qui l'occupent; en vain Dina s'efforce de calmer sa douleur, Amandor est un criminel que rien ne peut justifier, il faut fuir : Partons, dit-elle, éloignons-nous, je le dois,

ma colère l'exige, allons l'entretenir par le secours de l'absence; c'est la haine à présent qui doit être à la place des tendres sentiments que j'eus pour l'ingrat. Mais ce n'est pas assez que de m'éloigner, je renonce aux habits d'un sexe qui pourrait encore allumer de téméraires flammes, je veux priver ma funeste beauté du droit de plaire aux hommes; non, ne t'expose plus, malheureuse Félicie, à donner des impressions qui ne tournent qu'à ta confusion; crains d'exciter un amour dont tes amants te punissent si cruellement; c'en est fait, Dina, qu'on m'apporte des habits d'homme, il en est ici plusieurs, prends-en un pour toi, il me tarde de quitter les miens, dont la vue excite encore mes douleurs. Or, messieurs, je suppose ici que Félicie eut des habits tout prêts; et comme monsieur a dit qu'elle était veuve, on peut présumer qu'elle avait encore toute la défroque du défunt, sans compter des habits à l'antique dont de père en fils pouvait avoir hérité son mari; au reste dans le goût du roman que je traite, les actions doivent se faire avec cette commodité charmante qui se présentait aux héros de roman dans tout ce dont ils avaient besoin. Revenons.

Dina obéit, elle apporta nombre d'habits, dont Félicie choisit celui qu'elle crut lui convenir le mieux; Dina s'habilla comme elle, deux chevaux après furent tirés des écuries; elles partirent toutes deux dans ce déguisement.

Félicie d'un air pensif, enfoncée dans la rêverie la plus mélancolique, suivit le premier chemin qui s'offrit. Je laisse la situation d'Amandor à traiter à un autre; ce que je puis dire, c'est qu'il se douta bien que Félicie fuirait, et qu'il la perdrait pour jamais, ou du moins pour longtemps : j'ai dit qu'un autre après moi nous apprendra ce qu'il devint.

Félicie traversa d'abord pendant trois ou quatre heures de marche un pays assez désert; quelques bergers jouant sur leur châlumeau des airs sauvages furent les seuls qui interrompirent ses inquiétudes.

Félicie, dans les raisons de son déguisement et dans ce déguisement même, ressemblait trop à nombre d'amantes dont elle avait lu les histoires, pour ne pas ressentir tout le plaisir d'une situation qui avait l'air d'une si grande aventure : d'une seule vue elle se représenta tout ce qu'elle avait lu de pareil; la force et le courage passèrent dans

son cœur; et jalouse d'ajouter un exemple de ce que peut quelquefois une femme à tous ceux que ses semblables nous ont laissés, elle attendit, pour ainsi dire, avec quelque sorte d'impatience l'occasion de signaler un cœur que les hommes ordinairement ne croient propre qu'à l'amour.

Ces pensées l'occupaient assez agréablement pour balancer par un motif de gloire le chagrin que la hardiesse de son amant lui inspirait, quand fatiguée du voyage et d'inquiétude il lui prend envie de descendre de cheval pour se reposer un moment; déjà le soleil couché allait faire place à l'obscurité de la nuit : elle se trouvait alors dans une espèce de vallon bordé de deux rochers; en avançant au pied d'un de ces rochers, l'entrée d'une caverne se présenta à ses yeux; cette entrée vaste faisait présumer que la caverne était spacieuse; en examinant de plus près, elle aperçut des pas d'hommes à la faveur d'un reste de jour.

Il est aisé de s'imaginer que, dans sa situation d'esprit courageuse, affamée d'aventures, Félicie ne pouvait rien rencontrer qui lui parût plus charmant; aussi le hasard qui l'avait conduite à cette caverne semblait-il présager quelque chose de rare et de singulier.

Elle examina longtemps les avenues de cette caverne; la manière dont l'entrée était formée ne lui parut point un simple effet de la nature, et elle conclut qu'absolument des bêtes féroces n'étaient point les hôtes de ce sombre réduit.

Ce jugement qu'elle porta ne servit qu'à l'exciter davantage à savoir par elle-même ce que ce pouvait être. Elle ordonna à Dina, qui avait changé de nom pour prendre celui de Mélin¹, elle ordonna, dis-je, à Mélin, d'attacher leurs chevaux à quelques arbres, et de se tenir à l'entrée de la caverne, pendant qu'elle pénétrerait dedans pour mettre à fin une aventure qui lui² semblait digne d'être le coup d'essai de son courage. Vous ne manquez pas de penser, continua la dame en souriant, que cette intrépidité ne pouvait être que l'effet de ses folles impressions; je ne chercherai point à justifier son action, mais sachez-vous que des impressions qui n'inspirent que des vertus ne devraient passer pour folles dans l'opinion de personne, et que les siècles passés ne les estimaient vertus, que parce que la noblesse, la grandeur d'âme et le courage étaient parmi les hommes aussi ordi-

naires que le sont à présent l'intérêt, l'avarice et la volupté qui ont insinué dans les sentiments des hommes un caractère petit et borné, qui ne ridiculise les antiques vertus, que parce qu'elles ne sont pas ajustées à leur petitesse¹. Je suis femme, et vous me pardonnerez d'avoir pris le parti de Félicie dans une action qui ne me paraît blâmable que parce qu'elle n'est plus d'usage. Félicie se déterminait donc à pénétrer dans la caverne, Mélin en occupe l'entrée le sabre à la main, et avec une fermeté digne du genre de vie qu'il embrassait; Félicie marche ayant aussi le sabre à la main; une affreuse obscurité l'empêche assez longtemps d'examiner quel est l'endroit où il avance; des cris perçants qu'il entend après (car je le traite en homme dans l'idée du nom Ariobarsane, qu'il m'est échappé de² vous dire qu'il doit porter à présent); des cris perçants, dis-je, qu'il entend, ralentissent un peu son ardeur; il frémit, et son intrépidité cède pour quelques moments à toute l'horreur d'une pareille aventure; il sent chanceler son courage, et s'animant alors par la noble satisfaction de n'avoir rien à se reprocher, il marche en frappant de son sabre à droit³ et à gauche.

A mesure qu'il avance, les cris qu'il entend augmentent mais ce sont des cris affreux à qui les voûtes ou la profondeur de la caverne prête un son qui les rend encore plus épouvantables et plus funestes. Un bruit de chaînes trappe aussi ses oreilles, l'obscurité dans laquelle il marche dure tousjours, et rien ne se présente à lui.

Cependant, après avoir marché longtemps, une porte qu'il crut d'airain arrête ses pas et son sabre; le bruit qu'il fait en la frappant est suivi d'une voix horrible qui s'écrit : Malheureux qui que tu sois, que viens-tu chercher dans ces lieux ? J'y viens, répondit Ariobarsane, éprouver mon courage et contre toi, si tu mérites par tes forfaits un noble fureur, et contre tous tes infâmes compagnons qui causent apparemment les malheurs et tous les gémissements de ceux dont les cris pitoyables se font entendre⁴.

A ces mots qu'Ariobarsane prononce, son courage devient plus ferme que jamais, l'horreur de l'aventure est pour son cœur une raison de plus d'intrépidité; sa réponse même à l'inconnu qui lui parle porte avec elle un caractère de merveilleux qui réfléchit sur son âme. Ouvrez cette porte que ta cruauté tient fermée, ajouta-t-il, ouvrez ou craignez mes efforts. Va, malheureux, répond

alors ses yeux ! il voit un nombre prodigieux de femmes extrêmement belles : les unes se promènent avec une languueur et une pâleur mortelle sur le visage, les autres, assises dans des fauteuils, lèvent au ciel des yeux baignés de larmes, et semblent l'implorer pour les tirer de l'état où elles sont ; il en voit qui, couchées sur des lits, paraissent assoupies d'un sommeil que des chagrins mortels ont provoqué.

Celles qui se promènent font un cri de surprise en voyant entrer Ariobarsane son sabre nu. L'air martial et même affreux que ses actions ont imprimé sur son visage épouvante d'abord cette triste troupe. Ariobarsane remarque leur crainte, il baisse alors son sabre, et s'avançant avec douceur, il leur témoigne qu'il n'est point dans ces lieux pour leur nuire.

Ces femmes se rassurent, un étonnement de joie même succède à la craintive surprise que d'abord il leur avait inspirée. Ne craignez rien de moi, leur dit-il, ces armes que je porte ne doivent servir qu'à vous tirer des malheurs où vous me paraissiez plongées. À ces mots, il ajoute tout ce qui peut éloigner la crainte de leur cœur, et joint à son discours le récit de la manière dont il est arrivé dans ces lieux. Ah ! Seigneur, s'écrie une de ces femmes à qui la parole, hélas ! vous êtes perdu, vous ne reverrez plus la lumière du soleil, et quelle que soit votre valeur, vous aurez ici le sort que nous avons toutes. Ne craignez rien pour moi, répondit Ariobarsane, le ciel veut sans doute que je vous affranchisse de l'état où vous êtes, et que je juge malheureux par ce que vous venez de me dire : mais hâtez-vous de m'expliquer ce que signifie tout ce que je vois ; dites-moi dans quels lieux je suis, et la raison enfin de tout ce que j'ai rencontré.

l'inconnu, tremble et profite de la terreur que ce lieu, cette même porte et les cris que tu as entendus doivent t'inspirer ; recule pour fuir à des maux affreux qui t'attendent, si tu t'obstines à demeurer. Je crains peu les maux dont tu me menaces, répartit Ariobarsane, j'en veux bien courir les risques ; mais que mon intrépidité et le mépris que je fais de ce que tu viens de dire soient pour toi un sujet de crainte aussi grand, que le doit être pour moi l'aventure que je vais tenter.

Après ce peu de mots, Ariobarsane, sans attendre la réponse du fier inconnu, donne à la porte un coup du pommeau de son sabre, avec une force et une vigueur qui montre qu'il n'a plus rien de la faiblesse de son sexe ; Bradamante¹, dans ses plus terribles faits d'armes, ne fit peut-être aucune action qui pût aller de pair avec ce coup d'essai de notre nouvel Ariobarsane ; au coup furieux dont il frappe la porte, elle s'ouvre avec un bruit épouvantable, mille hurlements affreux accompagnent ce bruit, un cliquetis d'armes est mêlé parmi eux. Ariobarsane s'anime par la nouveauté de l'aventure : il entre, dans lequel il va succomber ; à peine a-t-il avancé un pas, que, ses pieds rencontrant des degrés à descendre, il sans quitter son sabre, la chute le porte enfin dans un lieu sombre ; une petite lampe au haut du plancher est l'unique clarté que reçoit ce lieu qui lui paraît comme une cave ; il ne peut distinguer les objets, une odeur infectée, comme de cadavres, le saisit ; il marche pour trouver une issue par où il puisse sortir de ce funeste lieu.

À peine a-t-il avancé deux pas, que deux cadavres l'arrêtent. Quelle horreur, grands dieux ! et peut-on dire après que l'impression des romans est folie, puisqu'elle rend une femme capable de soutenir avec courage une aventure dont le simple récit doit vous épouvanter ? Ariobarsane, avec une assurance intrépide, écarte de ses pieds les cadavres qui l'empêchent de traverser.

Il entrevoit une porte extrêmement basse ; il n'hésite point à y passer, rien ne l'arrête ; une galerie assez longue, plus éclairée que la cave, se présente à ses yeux ; il n'y rencontre personne, de là il passe dans une autre galerie d'une longueur à perte de vue, éclairée d'une infinité de lustres. Mais, ô ciel ! quel nouveau spectacle frappe

et se dérobe promptement aux regards amoureux du prince. Ce jour-là son habit de chasse était magnifique, et l'assurance qu'inspire ordinairement le rang qu'il tenait, lui fit prendre la résolution d'entrer dans cette maison, pour savoir à qui elle appartient, et quels sont les parents de la belle personne qui vient de frapper ses yeux : son dessein n'était pas de se déclarer; il descend de cheval, il entre : une vieille femme paraît, et lui demande ce qu'il désire. Je suis, répondit-il, un chasseur égaré de la troupe de mes camarades; l'agitation et la fatigue m'ont donné une soif insupportable, et je viens vous prier de vouloir bien me faire donner de l'eau pour me désaltérer. Vous allez être satisfait, répartit cette vieille femme, et je m'en vais vous en apporter moi-même.

Après ces mots elle quitte le prince pour un moment et revient avec un gobelet et une cruche pleine d'eau de source. Quoique le prince n'eût aucune envie de boire, il ne laissa pas de le faire avec autant d'avidité que s'il eût été très altéré. Pendant que la vieille femme lui versait à boire, la jeune fille, qui s'était retirée dans la chambre prochaine, approcha par une curiosité naturelle à la jeunesse. Sa vue surprit le prince presque aussi agréablement que la première fois; il but cependant, et rendant le gobelet d'un air distraît à la vieille : Vous avez là pour fille une bien aimable personne, lui dit-il. Je ne suis point sa mère, lui répartit la vieille, mais seulement sa tante; son père et sa mère sont morts, elle n'a qu'un frère, qui depuis deux ans est absent.

A peine la vieille tante achevait-elle ce discours, que les chasseurs qui s'étaient joints, et qui s'étaient aperçus de la perte du prince, passèrent auprès de la maison dans laquelle il était entré : son cheval, qu'ils aperçurent à la porte, leur fit juger qu'il n'était pas loin de là. Ils s'arrêtèrent auprès de la maison : un d'eux entra, et voyant le prince, il le salua avec un respect qui fit juger à la vieille et à sa nièce, que celui à qui ils venaient de donner à boire était le sophi lui-même. La tante alors se jeta à ses genoux, et lui demanda pardon des fautes que l'ignorance où elle était de son rang lui avait sans doute fait commettre. Vous n'en avez point commis, lui répartit le prince en la relevant, et quand votre accueil aurait été cent fois moins honnête, il me suffirait pour l'oublier d'avoir eu le plaisir de voir chez vous votre aimable

HISTOIRE DU MAGICIEN

Sachez donc, seigneur, lui répondit cette dame, que c'est ici la retraite d'un fameux magicien et de sa sœur; il y a près de deux cents ans qu'ils sont tous deux retirés dans ces lieux affreux que leur art a rendus comme inaccessible : tous ceux qui sont ici vivants, y sont du même temps que lui, et malgré la jeunesse que vous voyez peinte sur les visages de ces dames infortunées qui languissent dans cette salle, et sur le mien même, nous y sommes toutes entrées au même moment que nos deux magiciens.

Mais, pour apprendre l'origine de nos malheurs, sachez qu'il y a près de deux cents ans que régnait un sophi de Perse; il était dans le printemps de son âge, il avait une extrême passion pour les femmes, mille émissaires dispersés en différents lieux lui en envoyaient tous les jours; jamais sérail ne fut plus rempli de beautés que l'était le sien. Hélas! ce malheureux prince avait bien de quoi contenter son humeur amoureuse, si ce qui est en notre pouvoir, quelque beau, quelque précieux qu'il soit, ne perdait de son prix dès que nous le possédons. Il chassait un jour, et s'était écarté tout seul de la bande des chasseurs; en traversant un petit chemin, il aperçut une petite maison, auprès de laquelle était une jeune fille d'environ quinze ans, dont la beauté frappa ses yeux (jamais objet aussi ne fut plus digne de son admiration); elle avait de ces charmes naïfs et cependant majestueux tout ensemble, la douceur et la fierté ajoutaient aux traits de son visage tout ce que ces deux différents airs peuvent avoir de plus noble et de plus enchanteur. A cette vue le prince surpris s'arrêta, il s'enflamme, il soupire; la jeune fille, qui remarque son étonnement, rentre dans la maison,

nièce. Ses charmes ont pénétré mon cœur, elle habite des lieux indignes d'elle, tant de beauté ne doit point être ensevelie dans une affreuse retraite; quittez votre maison, et laissez-y tout ce que vous possédez, les biens dont je vous comblerai toutes deux vous dédommageront bien de ceux que vous quitterez; vous ne la perdrez cependant pas, je ne veux point vous arracher ni l'une ni l'autre à votre mutuelle tendresse, vous vivrez ensemble. Seigneur, répondit la tante, vos faveurs sont extrêmes, et nous ne pouvons jamais les mériter, quelque service que nous vous rendions; vous demandez ma nièce Bastille : je suis persuadée que sa propre inclination la déterminerait aisément à suivre un prince de votre âge, et qui veut l'élever dans un si haut degré d'honneur; mais elle n'est point à moi, son frère Mesti doit revenir incessamment, il me la confie, il reviendra même avec un de ses amis qu'il lui a destiné pour époux; ayez la bonté, seigneur, de différer de quelque temps le bonheur que vous lui réservez; il n'aura point sujet de se plaindre de ma fidélité, et l'honneur dont vous comblez notre famille, l'engagera lui-même à la refuser à son ami, et à vous la présenter.

Les amants sont impatientes; le prince ne goûta point ces raisons : Ce n'est point manquer de fidélité, répondit-il à la tante, que d'obéir aux volontés de votre sôphi; mon amour ne peut se contraindre jusque-là; son frère n'aura point lieu de se plaindre, suivez-moi. La tante voulut repartir, mais le prince lui marqua par un geste qu'il fallait qu'elle obéît sur-le-champ; en même temps il alla saluer la belle Bastille, qui le reçut d'un air qui, quoique mêlé d'une modeste timidité, avait je ne sais quelle assurance digne de la personne la plus accoutumée à la grandeur. Le prince ordonna qu'on l'aidât à monter à cheval; on aida la tante à en monter un autre : le prince ne quitta point les côtés de Bastille; il remarqua dans ses réponses un esprit sinon cultivé, du moins disposé à recevoir les impressions les plus fines et les plus polies. Elle ne parut point déconcertée. La petite violence que je fais à votre tante, belle Bastille, vous est-elle désagréable? lui dit le prince, et avez-vous autant de répugnance à me suivre, qu'elle en a eu à vous laisser emmener? L'honneur que vous me faites, et vos emprochements

pour moi, repartit Bastille, sont dignes d'un autre prix; les raisons de répugnance de ma tante ne me doivent point toucher jusqu'à partager¹ ses sentiments; et cet époux que mon frère me destine n'a rien d'assez charmant pour effacer dans mon cœur la reconnaissance que je vous dois.

Le prince et Bastille s'entretenirent de pareils discours jusqu'au séraï. Je ne vous ferai point un détail inutile de tout ce qui se passa; qu'il vous suffise de savoir que Bastille occupa le prince uniquement, qu'elle répondit à sa tendresse par les sentiments les plus vifs, que sa fortune n'altéra point la modestie de ses manières, et que ce degré d'honneur où l'amour du prince l'éleva, n'accoutuma son cœur qu'à plus de noblesse et de grandeur, sans lui inspirer aucune vanité.

Les choses en étaient à ce point, quand le frère de Bastille arriva, comme l'avait dit la tante : cet ami qui devait être l'époux de Bastille le suivait avec l'empressement d'un homme qui croit devenir possesseur de la plus belle personne du monde. Mais quel fut leur étonnement à tous deux, quand quelques domestiques qui étaient restés à la maison leur apprirent l'aventure de Bastille, et la manière dont le sôphi l'avait fait conduire au séraï avec sa tante! L'amant pâlit à ce discours, le frère de Bastille partagea sa douleur autant qu'il put; mais dans le fond de son cœur il fut charmé du haut rang que tenait sa sœur, et de celui qu'il espérait désormais tenir lui-même. Je suis fâché, dit-il à son ami, qu'une puissance aussi supérieure enlève ma sœur à votre amour; vous voyez que j'étais dans la résolution de vous tenir parole : mais que puis-je contre le sôphi que m'abaisse devant lui, et le remercier de la faveur qu'il a faite à Bastille. Consolez-vous, mon cher ami, selon toute apparence le sôphi me comblera de biens; si je n'ai pu vous donner ma sœur, je vous ferai part de ma fortune, j'indresserai ma sœur à demander au prince qu'il vous dédommage de la perte que vous faites, et vous serez en état de contracter une alliance infiniment au-dessus de celle que vous auriez faite avec moi. Je vous suis obligé de toutes vos offres, repartit cet amant; j'ai perdu Bastille, je l'aimais, mon cœur impatient s'est fait une nécessité de l'aimer toujours; l'espérance de la posséder m'en a laissé une impression que la mort seule peut détruire;

jouissez des honneurs que vous pouvez légitimement attendre, et laissez-moi expirer de douleur. Le frère de Bastille voulut en vain modérer tant de désespoir par les raisons les plus consolantes, ses discours ne faisaient qu'aigreur la douleur de son ami, il ne lui en parla plus. Cependant le prince, qui de temps en temps envoyait savoir si le frère de Bastille était venu, apprit son retour le lendemain; Mesti, qui est le nom de ce frère, eut ordre d'aller avec son ami parler au sophi : cet ami désespéré fit d'abord quelque difficulté de le suivre. Non, non, disait-il à Mesti, allez-y seul, tout prince qu'il est, le respect et la vénération qu'impose son rang aux autres hommes n'agissent point sur moi, je le hais, c'est un rival que sa puissance me peint encore plus épouvantable; que veut-il me dire, ce sophi superbe ? je n'attends rien de lui, la mort est le seul bien que je puisse à présent goûter.

Cependant, malgré cet emportement, Mesti lui parla avec tant de sagesse, qu'enfin il le détermina à paraître devant le sophi.

Ce prince reçut le frère de Bastille avec les dernières marques de bonté et de douceur; à l'égard de son ami, il lui dit : Bastille vous était destinée, je l'ai trouvée digne de mes empresses; si vous l'aimez véritablement, vous devez vous consoler de sa perte par le haut rang auquel ma faveur l'a élevée : mais je prétends vous faire oublier le chagrin que vous avez senti sans doute en rendant votre sort heureux; allez trouver le garde de mon Trésor, il a ordre de vous délivrer une somme d'argent considérable, et dans les suites, espérez tout de mes bontés; pour vous, Mesti, dont j'ai le bonheur de posséder la sœur, je vous donne en revanche une de mes sœurs en mariage. Après ces mots, Mesti se prosterna aux genoux du sophi pour le remercier de l'honneur dont il le comblait; son ami l'imita, mais de mauvaise grâce et par grimace : le sophi s'en aperçut; mais comme ce prince avait des sentiments fort humains, et qu'il comprenait, par le bonheur qu'il y avait de posséder Bastille, ce qu'un homme qui venait de la perdre devait ressentir de désespoir, il pardonna à l'ami de Mesti le peu de reconnaissance qu'il témoignait pour le don qu'il lui faisait. Mesti, avant de quitter le prince, le pria de vouloir bien qu'il embrassât sa sœur; le sophi y

consentit, et lui dit de revenir le lendemain : il n'y manqua pas, il l'embrassa; et comme il y avait longtemps qu'il ne l'avait vue, il fut surpris lui-même de l'état et de la beauté qui brillaient sur son visage.

Cependant quelques jours après il épousa la sœur du sophi, qui après Bastille était la plus belle personne de la Perse. L'ami de Mesti, que j'appellerai Créor, alla trouver le garde du Trésor qui lui délivra une somme d'argent considérable et capable de l'enrichir pour le reste de ses jours; dès qu'il se vit en possession de cet argent, il résolut de quitter la Perse, et d'aller par de longs voyages effacer la funeste impression qui lui restait dans le cœur : il part après avoir dit adieu à Mesti, à qui la qualité de beau-frère du sophi ne faisait point méconnaître ceux que la naissance avait fait ses égaux; il ne se servit de la fortune qui l'élevait au-dessus d'eux que pour s'en faire aimer davantage, en partageant avec eux les biens dont le sophi le comblait à tous moments.

Je vous ai dit, seigneur, que Créor était parti; le troisième jour de son voyage, en marchant dans un chemin escarpé il aperçut sur un roc un vieillard vénérable qui dormait. À quelques pas du vieillard il vit une femme qui tenait un poignard à la main, et qui s'approchait le plus doucement qu'elle pouvait, de peur d'éveiller ce bonhomme qu'elle avait dessein d'égorger; la résolution de cette femme la rendait si attentive à l'action qu'elle allait faire, et aux mesures qu'il fallait prendre pour l'achever avec succès, qu'elle n'aperçut point Créor; cependant elle était déjà proche du vieillard; déjà même elle était prête à lui enfoncer le poignard dans le cœur, quand Créor fit un cri qu'une compassion naturelle lui arracha, et s'avança très vite à cheval pour empêcher cette femme de commettre ce meurtre : au cri qu'il fit et au bruit de son cheval, le bonhomme s'éveilla, et le premier objet qui frappa ses yeux mal éveillés, ce fut cette femme tenant le poignard à la main pour le tuer; elle voulut alors se percer elle-même, comme pour se punir de rage d'avoir manqué son coup; mais son désespoir ne lui servit de rien, et malgré tous ses efforts, elle ne put enfoncer le poignard dans son sein : Tu veux te faire mourir en vain, lui dit alors le vieillard en se trottant les yeux avec autant de tranquillité que s'il eût été éveillé par l'aventure la plus agréable, ton poignard

te donnerait une mort trop douce et qui punirait mal la perfidie; vis, malheureuse, mais pour expirer d'une langueur éternelle, et pour ne garder de la vie que ce qu'il en faut pour sentir l'horreur d'une mort toujours prochaine.

Après ces mots il se leva, en s'appuyant sur un petit bâton, et se retournant du côté de Créor : Vous à qui je dois la vie, dit-il, approchez étranger, et sachez que le plus grand bonheur qui pût vous arriver, c'était celui de me rendre ce service; suivez-moi, vous me paraîsez fatigué, venez vous reposer chez moi. Cela dit, il avança le premier devers Créor, que l'inutilité du désespoir de la femme et les paroles du vieillard avaient rendu comme immobile.

Tout ce que vous voyez vous surprend sans doute, continua le vieillard; ce que vous y remarquez de prodigieux vous inspire peut-être de la crainte, mais rassurez-vous, vous êtes en sûreté; et quant à présent toute la terre s'armerait contre vos jours, toute la terre ne pourrait rien contre vous.

Créor, entendant le vieillard parler de cette manière, se hâta de descendre de cheval, et s'approchant de lui avec le respect dû à son âge, et peut-être au pouvoir qu'il soupçonnait être en lui : Je suis charmé, répondit-il, de vous avoir garanti de la mort, elle vous a respecté trop longtemps, pour qu'elle dût vous faire cesser de vivre par un accident aussi tragique; je vous suivrai au reste partout où vous voudrez; la vénération que vous m'imprimez ne me permet aucune méfiance de vous, et je recevrai avec toute la sensibilité dont mon cœur est capable les faveurs que vous voulez me faire, quoique je n'en exige point d'autre que l'obligeante reconnaissance que vous m'avez témoignée. Après ce discours le vieillard l'embrassa, et, le prenant par la main, il le conduisit auprès de la femme qui était restée immobile dans la posture d'une personne qui veut se tuer; elle n'avait que le mouvement des yeux libres¹, mais ses yeux seuls suffisaient pour exprimer toute la rage qu'elle ressentait; ses regards étaient furieux, incertains, allumés; elle les lançait tantôt sur le vieillard, tantôt sur Créor, d'un air terrible; de temps en temps elle poussait des soupirs, son estomac se soulevait, on jugeait qu'elle souffrait tout ce que le désespoir, la fureur et la certitude d'un supplice

épouvantable peuvent verser de mouvements convulsifs et funestes dans une âme.

Créor frémait en s'approchant d'elle; il crut voir un monstre. Ne craignez rien, lui dit le vieillard, toute terrible que vous la voyez, elle est moins dangereuse que ce bâton que je tiens. Après ces mots il arracha à cette femme le poignard qu'elle tenait en sa main, et dont la pointe était tournée contre son estomac. Marche, s'écria-t-il d'un ton plus puissant qu'il ne devait naturellement l'avoir, marche, obéis à mon commandement. La femme obéit effectivement, après avoir lancé sur lui un regard affreux; on eût dit, à la voir marcher, que ses pas et son mouvement se faisaient par des ressorts extraordinaires...¹ Créor, quoique dans une situation où la mort ne pouvait l'effrayer, ne laissait pas que de sentir un certain frémissement à la vue de pareilles choses. Le vieillard continuait à lui faire mille honnêtetés, et lui apprit quelle était cette femme qui avait voulu le tuer. Vous me voyez dans un âge très avancé, dit-il à Créor, il y a deux cent soixante ans que je vis; je ne vous dirai point par quel hasard je me suis appliqué aux sciences occultes et même à la chimie : mais enfin, après plusieurs voyages, nombre d'expériences, d'aventures et de malheurs, je suis parvenu à une connaissance presque parfaite de la plupart des secrets de la nature; je connais les simples, je rajoute ceux qu'il me plaît, je ferais cent montagnes d'or en aussi peu de temps qu'il en faut pour mesurer leur circonférence, je rends la santé à ceux à qui l'âge et le mauvais tempérament l'ont absolument ôtée, et je suis après à chercher le secret de ressusciter; je ne désespère pas de pousser mes connaissances et mon art même au-delà du trépas : après cela je commande aux Enfers, toutes les Intelligences me sont soumises, j'asservis les mauvaises, et je les force par mes invocations à m'obéir; les bonnes s'empressent à m'être utiles; enfin, mon cher Inconnu, il est peu de choses que je ne sache, peu de plaisirs que je n'aie goûtés, peu d'états que je n'aie éprouvés, j'ai vu presque toute la terre habitable, j'ai voyagé tous les jours en sûreté, tantôt sur terre, tantôt sur mer, tantôt en l'air, tantôt visible, tantôt invisible, de la manière enfin dont je l'ai voulu²; j'ai le secret de changer de corps, quand le mien est trop usé : et comme l'âme ne vieillit point³, je me trouve quand je veux tout aussi

beau, tout aussi frais qu'un homme de vingt ans; à la vérité il faut pour cela que j'aie des corps, car je ne puis pas m'en forger moi-même. Mais la mort qui moissonne une infinité de jeunes gens, princes, nobles, roturiers, officiers, magistrats et autres, ne me fournit que trop de quoi, quand il me plaît de loger mon âme dans un corps récent; et j'ai cela de bon, qu'en prenant possession de ce corps, de quelque maladie, plaie ou autre incommode; qu'il ait été attaqué ou ulcéré, son premier embonpoint et sa santé lui reviennent sur le moment : au reste voici comme je pratique la chose; quand je m'ennuie dans le corps que j'ai, mon art me porte à la Cour, à l'Armée, à la Ville, où je veux : dans ces lieux je vois quels sont les malades; si je trouve, par exemple, à la Cour le fils d'un seigneur malade, mon art m'apprend infailliblement s'il doit mourir ou non de sa maladie, car j'ai la délicatesse de ne vouloir point ôter la vie à ceux qui la doivent encore garder, et qui peuvent réchapper; si par mon art je découvre que ce jeune seigneur doit mourir, je me rends invisible, et lui soufflant dans la gorge, ouvre la bouche, d'une petite poussière dans la gorge, une demi-heure après il meurt : aussitôt qu'il a rendu l'âme, je quitte mon corps que la force de mon art fait disparaître, ou, pour mieux dire, anéantit, et j'entre dans le corps du jeune homme mort; cependant on croit le jeune homme défunt quelques moments; je donne après adroitement quelques signes de vie par un peu de respiration (car je ne veux pas étonner par le prodige); insensiblement je reviens, je parle, je conserve la pâleur d'un malade, mais c'est une pâleur, pour ainsi dire, fantastique; les parents se réjouissent, on me dit réchappé, je me ménage de manière que ma guérison ne paraît point extraordinaire, et qu'enfin revenu sur mes jambes, je passe pour le fils du seigneur. Je vis quelque temps de cette manière, si la situation me plaît, car j'ai oublié de vous dire qu'en prenant le corps du jeune homme, je sais tout d'un coup tout ce qu'il savait; j'ai les mêmes connaissances, les mêmes maîtresses, et quand la fantaisie de vivre de cette manière m'est passée, je pars par la voie la plus courte, et je me dérobe tout à coup à l'amour d'un père et de parents que la ressemblance abuse pour jamais; je deviens femme si je veux; en un mot j'ai le choix libre sur les corps. Voici donc à peu près un détail

raccourci de mes connaissances et de mes secrets; vous saurez à présent qu'il y a vingt-cinq ans que traversant une rue dans une ville, j'aperçus une misérable fille que le bourreau conduisait au supplice, pour avoir, disait-on, empoisonné son père et sa mère qui l'empêchaient d'épouser un jeune homme qu'elle aimait; cette fille me parut belle à ravir de loin : je m'approchai, et je vis qu'elle n'avait tout au plus que dix-huit ans; une tendre compassion me saisit pour elle. J'avais dans ce temps la figure d'un riche marchand, que sa richesse et sa bonne mine avaient fait l'amant d'une des plus aimables femmes de la ville; cet homme était mort, j'aimais cette femme j'avais inutilement tenté de m'en faire aimer sous la figure d'un jeune homme parfaitement bien fait, quand ce marchand tomba malade : je pris son corps, et je jouissais de sa bonne fortune.

Je marchais dans cette situation dans les rues, quand cette fille frappa mes yeux; sa jeunesse et sa beauté m'attendrèrent, comme je vous l'ai dit : je disparus tout aussitôt, et m'élevant en l'air, je l'attachai d'un bras à la main de l'exécuteur, qui, se la sentant arracher sans voir personne, s'enfuit de frayeur; dès que je l'eus en mon pouvoir, je la rendis invisible à son tour, et j'arrivai en un instant dans les lieux où je fais ma retraite : or cette fille est justement celle qui m'a voulu poignarder, et de la perfidie de laquelle vous m'avez sauvé. Vous pouvez vous imaginer qu'elle fut extrêmement étonnée de se voir seule avec moi dans le fond d'une caverne où je fais ma demeure, et où par mon art j'ai su creuser des appartements souterrains, où le jour n'entre jamais, et que des lampes ardentes éclairent perpétuellement. Que vous dirai-je enfin ? j'en devins éperdument amoureux; je la mis au fait en quatre mots de ce que j'étais, et du pouvoir que j'avais; je lui marquai l'empressement le plus tendre, toujours sous la figure du marchand mort, je l'assurai que je l'aimerais toute ma vie, que son bonheur avec moi passerait celui de tous les autres, et que le moindre de ses souhaits serait toujours satisfait; en lui déclarant tous mes secrets, je lui cachai mon âge, et le pouvoir que j'avais de changer de corps; je craignais que cette idée ne la rebutât. Elle s'accoutuma avec moi; nous jouâmes pendant quelques années du plaisir de l'union la plus douce, jamais je n'avais été si content;

mais comme il est un certain jour, dans la semaine, où je suis contraint de reprendre sur mon visage toutes les rides et toute la laideur de mon âge, j'avais toujours exigé d'elle qu'elle me laissât ces jours-là en liberté de devenir ce que je voulais. Cet article intéressa sa curiosité; elle feignit de m'accorder de bon cœur ce que je lui demandais, mais en secret elle résolut de s'éclaircir du sujet que j'avais de m'absenter ces certains jours, de ces jours marqués que je m'étais levé de bonne heure, elle feignit de dormir d'un profond sommeil : je la crus très assoupie, je me hâtai de m'habiller; les moments pressaient, mes rides s'emparèrent de mon visage; même, en m'habillant, je devins courbé sous le faix des années; elle m'observait, et s'apercevant de ma métamorphose, elle fit un cri, en disant : Ah dieux ! que vois-je ? et que signifie ce changement ? À ces mots je pâlis, je me mis en colère, mes premiers mouvements pensèrent lui être funestes : elle s'était évanouie; l'état où je la vis calma mon courroux, je la fis revenir, et me déterminant à faire de nécessité vertu, je lui déclarai mon secret, et la fatalité de ces jours marqués, où j'étais obligé de devenir tel qu'elle me voyait : je lui dis que je prendrais toujours soin de m'éloigner d'elle dans ces moments, et que cet état ne durant qu'un jour, ne devait point la rebuter si fort. Elle parut consolée, mais la perfide feignait encore, et prenait en secret la résolution de se défaire de moi, parce que dans le récit qu'elle me voyait, nul charme demment que dans l'état de la mort, si je n'avais le soin de pouvoir me garantir de la mort, si je n'avais le soin de l'avalier ces jours-là une petite bouteille du suc d'une herbe qui m'aidait à passer la journée jusqu'au lendemain. Ce fut par un mouvement de tendresse ou de confiance indiscret, que je lui avouai ce fatal secret; elle ne l'oublia pas, et résolut d'en profiter, sachant bien qu'après ma mort elle serait toujours en état de vivre heureuse, parce que je lui avais appris presque tous mes secrets.

Après lui avoir fait cet imprudent aveu, je la quittai pour ne revenir que le lendemain; je la retrouvai, elle parut satisfaite, et nous avons jusqu'ici vécu ensemble sans que je me sois aperçu de sa funeste résolution; dans doute qu'elle n'a pu saisir que ce moment, où, dans l'état où vous me voyez, je me suis endormi sur ce roc.

Quand le vieillard eut fait ce récit étonnant, ils se trouvèrent à l'entrée de sa caverne; la femme qui marchait devant y entra la première, et le magicien fit ensuite passer Créor : d'abord un peu d'obscurité le fit chanceler en entrant, mais après quelques pas, une grande clarté succéda aux ténèbres; il trouva une salle spacieuse, de là il traversa plusieurs appartements tous plus magnifiques les uns que les autres, et il entra dans un petit cabinet où le magicien lui dit de s'arrêter; de ce cabinet le vieillard entra dans un autre, où il enferma la femme, après l'avoir chargée de chaînes. Il revint à Créor que l'aventure extraordinaire qui lui arrivait rendait muet et comme immobile. Il est temps, dit le magicien, que vous mangiez un morceau, vous allez être servi.

Après ces mots, frappant d'un pied en terre, Créor en vit sortir du fond du plancher une table magnifique, ment servie, et dont chaque mets pouvait s'appeler exquis. Le magicien répéta un second coup, aussitôt parut un buffet garni de toutes sortes de vins et liqueurs : Mangeons, dit-il à Créor, et ne pensez pas que ces mets puissent vous nuire, ou ne soient que des illusions dont je veuille tromper et vos yeux et vos sens. Je vais en manger le premier, et c'est là ordinairement la manière dont ma table est servie, je n'ai point besoin de domestiques, et, comme vous voyez, je n'en suis pas plus mal.

Cela dit, le magicien mangea le premier, et invita Créor à en faire autant : Créor par complaisance obéit, car ces sortes d'objets ne sont pas propres à exciter l'appétit; ajoutez à cela que le malheur de sa passion l'occupait toujours; il mangea donc, mais d'un air si mélancolique, que le magicien après le repas lui dit : Seigneur, vous m'avez paru réveur et triste pendant le repas, vous sombre inquiétude était peinte sur votre visage, vous retiendrais-je dans ces lieux malgré moi, je parle, si vous avez des chagrins, racontez-les-moi, il vous ai une obligation qui me rend capable de tout en votre faveur. Quand le magicien eut fini ce discours, il attendit la réponse de Créor, qui fut quelque temps sans parler, ayant les yeux baissés à terre; et les relevant après : Hélas ! seigneur, vous devez le service que je vous ai rendu bien plus au hasard qu'à moi-même, il n'est aucun homme vivant qui, dans une occasion pareille, n'en eût du moins fait autant que moi; mais quand vous en

auriez encore mille fois plus de reconnaissance, quand vous seriez encore plus empressé de me secourir, mes maux sont d'une espèce à ne pouvoir recevoir de remède. J'avais une maîtresse, seigneur, elle est la sœur d'un de mes amis; cet ami me la promit en mariage dès que nous serions revenus d'un voyage que nous avons fait ensemble : avant de partir, il me semblait qu'elle répondait assez à ma flamme, et quand nous avons été de retour, j'ai appris que le sophi me l'avait enlevée, me méprise, et maintenant elle jouit dans le sérail de toutes les faveurs de la plus haute fortune, pendant qu'elle étant devenu amoureux à la chasse : elle l'aime, elle me prodigue les siennes à mon puissant rival. Je suis parti de désespoir, j'ai tout abandonné, résolu de mourir, ou d'étouffer un amour qui me fait languir. Voilà mes maux, seigneur, voyez si vous pourriez y remédier. Je vous pardonne, repartit le magicien, d'avoir douté de mon pouvoir, un amant au désespoir ne voit rien, dans sa douleur, qui soit capable de le rendre heureux; mais je prétends vous rendre aussi content du côté de l'amour, que vous en êtes à présent mal satisfait.

Quand la dame en fut là de son récit, elle s'arrêta et nous dit : L'aventure extraordinaire que j'ai commencée m'emporte, j'ai parlé deux fois plus que je ne devais, mais on ne peut pas avoir deux attentions à la fois, me récit m'a fait oublier le temps; c'est votre faute de me direz-vous, pourquoi ne m'avez-vous pas avertie de me taire ? Je ne sais comment vous avez trouvé ce que j'ai dit; mais vous m'avez demandé du tragique, du merveilleux, de l'étonnant : je vous ai servi le mieux que j'ai pu, je serai maintenant charmée de voir comment l'on continuera cette histoire.

À peine la dame eut-elle cessé de parler, que nous entendîmes sonner trois heures : Oh! oh! messieurs, m'écriai-je, le temps presse, hâtons-nous d'achever; si notre cocher a dit vrai, nous n'avons plus qu'une heure à demeurer ici; à vous le dé, mademoiselle, ajoutai-je en parlant à la jeune demoiselle. Non, repartit-elle, si Créor ne sort de la caverne du magicien que par moi, il a bien la mine d'y rester toujours : la femme¹ perfide garrôtée ne sort de la caverne du magicien que par moi, son sérail, dans le cabinet prochain, l'histoire du sophi, son sérail, les secrets du magicien, tout cela m'a paru fort joli; mais franchement, avant que je commence, que quelqu'un

fasse le reste du chemin pour arriver à la fin de l'histoire, car j'avoue que je suis embourbée. Ne tient-il qu'à cela pour entendre une suite de votre façon ? reprit le bel esprit, je m'en vais en quatre mots vous mettre l'esprit en repos du côté des enchantements de la caverne, et de toute l'aventure.

Le magicien donc assura Créor qu'il le rendrait heureux : C'est le moins que vous méritiez, demeurez ici sauvé la vie, lui dit-il. Or, seigneur, demeurez ici quelques jours avec moi, je vous apprendrai tout ce qui peut contribuer à vous faire un parfait bonheur. Le parti était trop favorable pour être refusé : Créor l'accepta. Bref, pour abrégé, vous saurez que le magicien instruisit Créor, de manière qu'en moins de quinze jours de temps, il sut presque tout autant de secrets naturels et magiques que le bon vieillard même. À l'égard de la femme qu'on a laissée garrôtée et² enchaînée dans le cabinet voisin, après avoir pendant douze jours poussé des hurlements affreux mêlés d'imprécations contre le magicien, Créor, touché de compassion pour elle, conjura le magicien de lui pardonner, ou du moins de diminuer ses maux; les magiciens ne sont pas tendres à Non, non, dit-il, qu'elle gémisses, qu'elle souhaite la mort sans pouvoir l'obtenir, elle a bien d'autres tourments à souffrir, ne m'en parlez plus. Créor se tut; mais les hurlements, les cris affreux, les imprécations recommencèrent, il ne put y résister davantage. Et un jour que le vieillard était absent, instruit du secret par lequel le magicien la rendait malheureuse et captive en lui conservant la vie, il sut défaire l'enchantement et la mettre en liberté, mais cette infortunée devait enfin périr; au moment que Créor rompa ses fers, le magicien entra, pâlit à la vue de l'action de Créor. Ah! Seigneur, s'écria-t-il, que faites-vous ? vous avez compassion d'une malheureuse qui veut³ finir des jours que vous avez sauvés ? Pardonnez-moi ce que je viens de faire, répondez Créor, mais ses gémissements m'ont touché; et une pitié à laquelle je n'ai pu résister, est le seul motif de l'action que vous voyez. Cette action ne m'est point agréable, reprit le magicien, en fronçant le sourcil et d'un air contrainct; mais faisait juger qu'il ne disait pas tout ce qu'il pensait; mais puisque cette femme vous fait tant de pitié, qu'elle expire donc, j'y consens.

À peine eut-il prononcé ce mot fatal, que cette femme tomba morte comme si la foudre l'avait frappée.

Vous voilà content, dit-il alors en s'adressant à Créor, et j'oublie aisément que vous avez voulu lui rendre la liberté, puisqu'un sentiment généreux vous y portait.

Il parut après ces mots riant et tranquille; mais Créor remarqua la contrainte qu'il se faisait pour lui faire bon visage : il jugea qu'il était perdu s'il s'endormait de bonne foi sur la feinte tranquillité du magicien. Il résolut, quelque chose qui dût lui en arriver, il résolut, dis-je, de le prévenir, et de trancher des jours que la Parque prolongeait malgré elle. Le corps de la femme morte disparut au commandement du magicien, qui ce jour-là positivement avait ses rides et sa figure de vieillard; cet état il était mortel, pourvu cependant qu'il fût endormi, ou qu'il fût couché à terre : Vous allez voir comme le hasard servit Créor dans la résolution qu'il avait prise. Sortons de ce cabinet, dit le vieillard, en prenant Créor par la main pour entrer dans une autre chambre (le passage était étroit); en prononçant ces mots, une béquille dont il se soutenait tout d'un coup à tomber à terre; Créor se déterminait tout d'un coup à sauter de l'occasion, il tira un poignard qu'il avait à sa ceinture, et se jetant sur lui comme pour le relever, il lui enfonça deux ou trois fois dans le cœur. Il sortit peu de sang de ses plaies; il mourut en grinçant des dents, et jetant un regard effroyable sur Créor. Aussitôt qu'il fut expiré, la caverne disparut, et Créor se trouva sur un rocher avec le vieillard, il vit même encore le corps de la femme qui était auprès de lui, et après s'être bien assuré que le magicien était mort, il résolut de retourner dans la capitale du sophi, et d'y mettre en exécution tous les secrets qu'il avait appris du magicien.

Il part; il retrouva son ami Mesti qui fut charmé, et le revoir : les premiers jours se passèrent aux enchantements, perfide Créor, accoutumé désormais aux enchantements, sut si bien déguiser, sous une joie apparente, ses funestes desseins, que Mesti le crut entièrement guéri. Les premiers jours passés, Créor résolut de mettre en exécution tout ce qu'il avait projeté; le hasard lui en fournit bien tôt l'occasion : le sophi, toujours charmé de Bastille, inventant toujours de nouveaux plaisirs pour la divertir, convia tous ses favoris à un grand repas qu'il donna à une

petite maison de plaisance; il faisait ce repas en faveur de sa chère Bastille, qui avait témoigné au prince qu'elle aurait été bien aise de manger avec son frère; ce repas se fit la nuit à la clarté de mille flambeaux qui éclairaient une belle et vaste grotte, où cent canaux lançant des eaux de toutes parts, composaient le plus agréable murmure.

Créor apprit cette partie de son ami, qui lui marqua que, malgré l'honneur dont le comblait le sophi, il n'assisterait point au repas.

Quand Créor eut jugé que la partie était bien avancée, il se transporta par la force de son art dans la grotte où se divertissaient le sophi, Bastille et les conviés; il demeura là quelque temps invisible à regarder sa belle et triste, que le dépit, la jalousie et la magnificence qui l'environnaient, lui peignirent mille fois plus belle et plus aimable : il se livra à toute la fureur de sa passion, il conçut les desirs les plus violents, et impatient de se rendre le maître de celle qui la causait, il avança vers la table; dans le temps que le sophi offrait à boire à Bastille de la manière la plus galante, Créor se fit voir : jugez de l'étonnement de ceux qui virent subitement paraître un homme dans une place où l'on ne voyait rien un moment avant. Bastille fit un cri épouvantable, et laissa tomber sa tête entre les bras du sophi; Créor frappa la table d'une petite baguette qu'il avait en main : tous les conviés restèrent immobiles après ce coup, les esclaves même qui les servaient ne purent avancer, une nuée épaisse effaça la clarté des flambeaux, et enveloppa tous les conviés; Créor redoubla un autre coup, et la nuée les éleva tous en l'air, et les porta dans l'endroit où nous sommes. Vous savez sans doute étonné, seigneur, dit cette dame à Ariobarsane, de ce que Créor choisit si loin sa retraite, mais par la force de son art il savait que cet endroit était fort solitaire, et que la nature y avait ébauché une caverne qu'il a depuis achevée, et dans laquelle il a fait les plus magnifiques appartements, à l'imitation du magicien qu'il tua.

Voici donc la conduite qu'il a tenue depuis cet enlèvement; des esclaves qu'il avait enlevés et des autres cavaliers, il en fit des gardes qu'il contraignit à force d'appareils de garder des portes d'airain qui ferment les appartements. À ces mots Ariobarsane apprit à cette femme qui

lui parlait, qu'effectivement il s'était aperçu que la première porte qu'il avait enfoncée était d'airain aussi; mais, ajouta-t-il, puisque, malgré les enchantements de Créor, mon bras a pu enfoncer cette porte, puisque j'ai fait fuir la garde, ces commencements me présagent que je mettrai à fin toute l'aventure, et que les dieux n'ont réservé qu'à moi seul l'honneur de terminer les malheurs de ceux que Créor retient ici captifs. Mais achevez, madame, de m'apprendre comment vit ici Créor, ce que sont devenus Bastille et le sophi, et ce que vous faites toutes dans cette salle.

Je vous ai déjà dit, continua cette femme, qu'il est à chaque porte ici des gardes, qui sont et les esclaves et les cavaliers que Créor enleva dans ce fameux repas; il prolonge leur vie, et il les conserve toujours dans la même vigueur; parmi ce nombre de gens qu'il enchantait, il y avait beaucoup de femmes qu'il enleva, aussi. Mais avant de vous faire un détail de tout ce qui se passe dans ces lieux, sachez que quand Créor se vit dans cette caverne en possession de Bastille et du prince, il enchaîna d'abord le prince, et le suspendit au haut d'un plancher; ce malheureux sophi depuis ce temps même toujours dans la même situation; nous entendons même d'ici les cris affreux qu'il pousse dans de certains moments; quand il eut fait cette action furieuse, il fit venir Bastille, pendant le sommeil de laquelle il fit un charme, qui la rendit à son réveil la plus favorable au monde et la plus disposée à écouter son abominable amour; elle oublia le prince pendant quelques jours, et ne s'en ressouvénait que pour prier Créor de la conduire dans l'endroit où il était; là, plus furieuse qu'une Bacchante, elle se faisait élever jusqu'au plancher où il était suspendu, et lui perçant le corps de mille coups d'un poignard qu'elle tenait en main, elle joignait à ces coups affreux, mais qui ne finissaient point sa vie, elle joignait, dis-je, tout ce que le mépris, la rage et la cruauté peuvent fournir d'expressions les plus accablantes, pendant que le malheureux prince, pour l'attendrir, lui disait tout ce que la douleur et une tendresse au désespoir peuvent exprimer de plus touchant.

Créor pendant plusieurs jours se joua de cette manière de l'esprit et du cœur de l'infortunée Bastille; son amour enfin finit, et il la condamna au même sort dont il acca-

blait le sophi : il la traîna lui-même dans l'endroit où ce prince est suspendu, et après mille reproches méprisants, il l'attacha au côté du prince, et la suspendit comme lui. Là ces deux malheureux amants ne se voient et ne se retrouvent, que pour sentir toute la douleur de voir souffrir éternellement ce qu'ils aiment; union vraiment barbare, et dont la cruauté passe toute imagination : Bastille continuellement demande pardon au prince des manières outrageantes qu'elle a eues pour lui, et le prince ne cesse d'invoquer la mort pour cette amante infortunée; à l'égard de Mesti, comme il n'avait point été coupable dans l'enlèvement que le sophi fit de Bastille, Créor l'a enchanté de manière qu'il est charmé des tourments que souffrent le prince et sa sœur. Créor aimait beaucoup cet ami, et il n'a pu se résoudre à le perdre; il l'a rendu heureux, et lui fournit tout ce que vous voyez dans cette bonheur : toutes ces femmes que l'abominable Créor enlève chaque jour, et qu'il rend les victimes de ses affreux plaisirs et de ceux de son ami; vous voyez qu'elles sont toutes belles, la tristesse est peinte sur leurs visages, c'est qu'elles savent à quoi les destine le magicien; et le quand il tire quelqu'une de nous d'ici, la tristesse et le chagrin disparaissent, il a le secret de répandre dans le cœur de celles qu'il choisit une joie infinie, on l'aime avec fureur aussi bien que Mesti; mais quand le dégoût succède à la passion de ces deux hommes, les femmes qu'ils avaient prises ne reviennent plus dans ces lieux, il les enferme dans un cabinet dont l'infection les empoisonne. Ô dieux! qu'il en est déjà qui ont péri de cette manière! Dans une autre salle qui joint celle-ci, sont enfermés une infinité d'hommes destinés, pour ainsi dire, à rejoindre Créor et Mesti; on y voit aussi beaucoup d'enfants de l'âge de neuf à dix ans, que le perfide magicien enlève à leurs parents, et qui, quand ils sont arrivés à une verte jeunesse, expirent d'un poison que Créor leur souffle dans la bouche; après quoi ce magicien et son ami animent les cadavres de ces victimes infortunées, pendant que leurs corps usés disparaissent par la force des enchantements. Dans un autre joignant cette seconde salle, sont plusieurs malheureux que le magicien, quand il vint dans cette caverne, enferma pour leur faire souffrir tout ce que les affreux tourments ont de plus épouvantable :

ces gens, du temps du sophi, étaient certains ennemis qu'il avait, ou qui, pendant son voyage avec Mesti, avaient tâché d'engager la tante de Baïllé à la leur donner en mariage; à l'égard de cette tante, elle mourut quand Créor fut de retour avec son ami. Ces tristes victimes de la vengeance du magicien sont enchaînées les unes avec les autres, il règne parmi eux une fureur terrible, qui leur inspire une barbarie dont ils sont cruellement agités; ils se déchirent, ils se mordent sans repos, voilà leur supplice. Vous entendez d'ici le bruit de leurs chaînes, et le cliquetis funeste que font leurs fers. À côté de cet antre est une petite chambre, dont les carreaux sont de fer toujours ardent; là sont enfermés ceux qu'une funeste curiosité, ou qu'une généreuse intrepidité parait à la vôtre, a fait entrer dans cette horrible caverne. À peine sont-ils arrivés à la première porte, qu'ils sont saisis par des ennemis invisibles, qui les transportent dans cette chambre, où ils souffrent tout ce que le feu le plus vif a de plus douloureux; ils courent dans cette chambre comme des frénétiques, la plante de leurs pieds est brûlée, ils cherchent en courant un soulagement à leur douleur, ils tombent enfin d'épuisement, sans avoir la force de se remuer davantage. Voilà, seigneur, la vengeance que le barbare Créor exerce sur ceux qui osent le troubler dans sa retraite. Redoutez pour vous un semblable destin; il est vrai que cette porte d'airain enfoncée, cette garde épouvantée, sont pour vous d'un heureux présage : fasse le ciel que je ne me trompe point, et que par une victoire sur nos ennemis, vous soyez récomposé d'une valeur infortunée. Mais, seigneur, je ne puis tourments de vous dire une chose qui va peut-être vous empêcher de vous craindre, c'est que je sais que l'empire de Créor sur nous et ses enchantements ne doivent être terminés que par une femme, une femme seule peut mettre fin à cette périlleuse aventure. Ariobarsane, entendant ces mots, rougit par un sentiment de joie que lui inspirait le choix que le ciel semblait avoir fait de lui : Cessez de trembler pour moi, répondit-il à cette dame, vos malheurs vont finir, tous les esclaves vont être mis en liberté, le perfide Créor recevra la peine due à tant de crimes, rien ne pourra le garantir de la fureur

de mon bras, c'est le ciel qui me conduit ici, c'est le ciel que je sers; mais vous qui m'apprenez une si tragique histoire, depuis quand êtes-vous ici? et comment savez-vous toutes ces choses? Je fus une de celles qu'on enleva dans le repas, répondit cette dame. Créor, quelques années avant cet accident, m'avait vue quelquefois, mais, seigneur, physionomie lui avait plu, et depuis qu'il est ici, il s'est contenté de m'y laisser avec ces femmes, dont le nombre et augmente et change chaque jour : Mais, seigneur, continua-t-elle, je ne puis pour vous; s'il était encore votre curiosité, je tremble pour vous, n'exposez point une vie que jusqu'ici le ciel a semblé protéger; encore une fois, seigneur, fuyez. Cessez de trembler, vous seule repartit Ariobarsane, et apprenez-moi encore une chose dont sans doute vous avez oublié de m'instruire, c'est qu'en pénétrant dans une espèce de cave qui ne reçoit de la lumière que par une simple lampe; je marchais et j'ai roulé comme dans une simple lampe; j'avais oublié de vous en parler, et j'ai rencontré sous mes pieds deux cadavres. Il est vrai, seigneur, repartit la dame, j'avais oublié de vous en parler, et j'ai rencontré sous mes pieds deux cadavres. Il est vrai, seigneur, repartit la dame, j'avais oublié de vous en parler, et j'ai rencontré sous mes pieds deux cadavres. Il est vrai, seigneur, repartit la dame, j'avais oublié de vous en parler, et j'ai rencontré sous mes pieds deux cadavres.

celle où il était; c'était le magicien lui-même, qui, tremblant de ce que venait de lui rapporter la garde de la porte d'airain qu'Ariobarsane avait enfoncée, venait, accompagné de vingt satellites armés, chercher le téméraire dont la valeur avait eu un succès qui le surprenait lui-même; car il était vrai que ses enchantements ne devaient être détruits que par une femme, et la garde de la porte d'airain lui avait rapporté que c'était un cavalier qui l'avait enfoncée; il n'allait pas s'imaginer que ce cavalier pouvait être une femme déguisée, de sorte que dans sa frayeur il attribuait le succès de l'entreprise du cavalier apparemment ou à des charmes plus puissants que les siens, ou au peu de soin qu'il avait eu lui-même de renouveler la force de ceux qu'il employait pour sa sûreté; dans cette pensée il courait de tous côtés chercher le téméraire qui avait osé le faire trembler. Quand il aperçut Ariobarsane qui, le sabre à la main, s'approchait de lui d'un air aussi assuré que s'il n'avait eu qu'un enfant à combattre: D'où te vient la témérité d'entrer ici? lui dit Créor. J'espère, si c'est témérité, repartit Ariobarsane, que le ciel daignera la favoriser. Après ces mots, se couvrant de son bouclier, il approcha du magicien, malgré la garde armée qui l'environnait, et... Mais, dit alors le bel esprit, en s'arrêtant, vous pouvez marcher chemin est maintenant bien aisé, vous pouvez marcher à votre aise, quelques coups du tranchant de l'épée d'Ariobarsane achèveront de l'aplanir, et tous nos esclaves, tous ces malheureux n'attendant, pour jouir de la liberté, que la chute de Créor qui se bat justement contre la femme fatale qui doit le faire périr; je vous cède l'honneur de briser les fers de tant d'illustres malheureux qui sont captifs. Oui-da, dit la jeune demoiselle d'un air aisé, je n'attendrai pas pour cela le succès du combat d'Ariobarsane avec Créor; je ne suis pas magicienne, mais je ne laisse pas que d'avoir des secrets, principalement pour finir un récit qui m'embarrasse: or vous allez voir qu'il ne faut qu'un mot pour détacher le sophi et Baïlle du plancher funeste auquel ils sont suspendus, pour finir le tourment de ceux qui se grillent la plante des pieds, pour délivrer ceux qui se déchirent à belles dents dans l'ancre, pour renvoyer toutes les femmes de la salle chacune chez elle, pour remettre tous les petits enfants chez leurs parents désolés, pour détruire la caverne en question, et

la boucher pour jamais; un mot seul va faire tous ces miracles, et voilà comment. Créor allait donc en venir aux mains avec le magicien, quand Ariobarsane s'éveilla, et vit disparaître tous ces fantômes de magie, d'esclaves, de tourments que lui avait peints son imagination; car dans le vallonn où il avait mis pied à terre, il était tombé de lassitude sur un beau gazon où il s'était endormi, et où il avait rêvé toute cette grande histoire.

Quand la jeune demoiselle eut prononcé ces mots, nous nous mimâmes tous à rire, et nous convînmes que ce trait-là, après l'histoire que l'on venait de rapporter, valait tout ce qu'on aurait pu dire de meilleur.

Je vous le disais bien, disait-elle en riant à son tour, qu'il ne fallait qu'un mot pour détruire tous les enchantements de Créor.

Ariobarsane s'éveilla donc; et comme il y avait longtemps qu'il dormait, qu'il s'était mis en aventure assez tard, et que le jour commençait à baisser, quand le doux sommeil avait fermé ses débiles paupières, il faisait alors entièrement nuit; il n'y avait seulement qu'un beau clair de lune, qui rendait la solitude encore plus convenable à la situation dans laquelle ce féminin cavalier se trouvait. Le sieur Merlin², son apprenti écuyer, s'était à de toutes endormi le dos contre un arbre, et tonflait à de toutes ses forces, quand la voix de son maître vint indiscrètement frapper ses oreilles: Partons, Merlin, marchons, s'écria Ariobarsane. Qui est là qui m'appelle? répondit Merlin endormi. C'est moi, lève-toi, dit le chevalier. À ces mots Merlin s'éveilla (si c'est être éveillé que d'ouvrir les yeux, et ne savoir pas encore où l'on est). Merlin vit le diable, et se trouvant auprès d'un arbre, en bon français le cul contre terre, se met à crier que le diable l'avait emporté. Au nom du diable, Ariobarsane qui avait la tête encore remplie de noirs enchantements, se leva pour secourir son écuyer, en cas qu'il en eût besoin. Il approche donc le sabre à la main; Merlin, qui au clair de la lune vit reluire le sabre, s'éveillant alors par un excès de frayeur, sans se ressouvenir de l'habillement d'Ariobarsane dont il était frappé, fait un cri qui fit retentir le creux vallonn; et s'enfuit comme si effectivement quelque diable l'avait poursuivi: À moi, je suis morte, s'écriait-il d'une voix qui démentait son attirail de garçon. Il courait avec tant de précipitation, qu'un petit

arbre le fit tomber. Ariobarsane s'avança : Quel est donc l'ennemi que tu fuis, Merlin ? parle, lui dit-il ; peux-tu trembler avec moi ? Merlin alors, reconnaissant la voix de sa chère maîtresse : Ah ! madame, je vous ai pris pour le diable à cause de votre sabre, dit-il ; je vous demande pardon : je me meurs ; voyez si vous n'avez pas sur vous votre flacon d'eau de la reine d'Hongrie¹ : ah ! le vilain endroit pour la nuit. À ces mots Ariobarsane tira de sa poche ce que Merlin lui demanda, et après lui en avoir donné, il tâcha de rassurer son écuyer craintif, qui se releva pour aller détacher leurs chevaux.

Ariobarsane et Merlin montèrent donc à cheval, dans le dessein de poursuivre leur chemin ; ce chevalier marchait devant pour s'entretenir dans ses amoureuses idées ; mais Merlin, de qui l'eau de la reine d'Hongrie n'avait pas entièrement rassuré le cœur, ne put garder le lui : silence qu'Ariobarsane observait ; il se mit à côté de lui : Causons donc un peu, lui dit-il, car en vérité il me semble, à nous voir si muets, que nous suivons un convoi, cela me fait peur². Laisse-moi, Merlin, répondit gravement Ariobarsane, laisse-moi dans mon inquiétude, le malheur de ma destinée m'occupe, et le silence convient à ma douleur. Par ma foi, madame, reprit Merlin, voilà une douleur et une destinée qui nous conduiront enfin à nous casser le col quelque part, ou à être dépouillés comme nous un ver ; il fera beau voir après des cavaliers comme nous sans une pauvre chemise : croyez-moi, madame, faisons vœu de ne marcher jamais la nuit, cela n'est pas beau pour des femmes. Des femmes comme moi sont toujours en sûreté, dans quelque occasion qu'elles se trouvent, repartit Ariobarsane. Mon Dieu ! reprit Merlin, je sais bien que les femmes ne manquent pas de langue ; nous battons bien une armée de chevaliers, s'il ne fallait s'aider que de la parole, chacune de nous à l'agonie en vaudrait bien quatre en bonne santé ; mais si quelques campagnards ou autres venaient à passer à présent, et qu'ils vinssent à fleurir que nous ne sommes pas des hommes, adieu la bourse, pourvu que nous en fussions quittes pour cela ; car, voyez-vous, un homme, après d'une jolie femme, prend feu comme une allumette. Rassure-toi, répondit Ariobarsane, la frayeur te trouble l'esprit ; est-il possible que tu sois avec moi, et que la crainte alarme ton cœur ? marchons.

À peine le fier Ariobarsane avait-il prononcé ce hardi discours, qu'un grand bruit de voix d'hommes vint frapper les oreilles de nos aventuriers ; il leur semblait que ces hommes s'avançaient très vite : à ce bruit Merlin frémit. Ah ! madame, nous voilà volés, et peut-être pis, s'écria-t-il, c'est bien autre chose que le diable qui n'était que dans ma tête ; fuyons. Le croirait-on, à la honte de la valeur romanesque, la peur se saisit du cœur du grand Ariobarsane ; il pâlit. Ah ! mon Dieu, dit-il, tu as raison, Merlin, il ne fait pas bon ici pour nous ; fuyons de ce côté. Après ces mots, il pressa son cheval, et marcha dans un autre chemin.

Cependant le bruit de leurs chevaux se fit entendre de ceux qui les faisaient fuir ; c'étaient des paysans qui revenaient de travailler d'un château voisin, et qui s'en retournaient à leur village qui était près de là ; quelques-uns d'eux étaient partis devant, et les chevaux que ceux-ci entendaient leur firent croire que c'étaient ceux de leurs camarades ; ils crièrent donc d'une voix de mugissement, et telle que des paysans peuvent l'avoir : cette voix acheva la défaite du courage d'Ariobarsane ; à l'égard de Merlin, la frayeur lui avait coupé la parole ; le chevalier se troubla, s'égaré, ne sait plus où il va, et se trouve enfin à la rencontre des paysans. Ces rustres, qui au clair de la lune virent paraître un cavalier armé d'une manière extraordinaire, eurent peur à leur tour : ils se joignirent, et se rapprochèrent : un des plus hardis s'écria : Qui est-ce, moriguenne, qui va là ? C'est un honnête chevalier, répondit le paysan, qui s'est égaré de son chemin. Eh bien ! Ariobarsane, qui s'est égaré, s'il l'a perdu, répondit le paysan, qu'il le cherche, s'il l'a perdu, dit Ariobarsane, de me dire de quel côté il faut passer ? À droit ou à gauche, reprit le rustre en se rassurant, et en disant aux autres qu'assurément ces deux hommes étaient fous : moriguenne je sommes douze contre deux, approchons de ces gens-là, continua-t-il. À ces mots ses camarades approchèrent, et entourèrent nos deux craintifs aventuriers : quand les rustres se virent près d'eux, ils remarquèrent qu'Ariobarsane avait un grand sabre ; un d'eux s'en saisit : Avec votre permission, lui dit-il, monsieur le fantassin¹, baillez-moi votre sabre, je n'avons pas envie de vous le voler, mais c'est que ça déchargera votre monture. Ô ciell ! fallait-il que de si indignes mains désarmassent un

qu'il ne fallait aimer que son mari, cette infortunée Perrette n'avait pu défendre son cœur d'un peu de sensibilité à la vue du douloureux martyr de Pierrot, qui était le nom de cet amant. Ce soir-là justement devant la porte nant ses vaches dans l'étable, et d'un gros bâton qu'il de Perrette; elle était fermée, et il avait frappé tenait en main comme un véritable vacher, il avait crié : *Qui est-ce ?* à la porte de cette paysanne qui avait crié : *Qui est-ce ?* Bonsoir Perrette, avait répondu Pierrot. À ce compliment dame Perrette avait reparti : *Ah! c'est vous, mon ami, est-ce que vous voulez entrer un tant soit peu, Pierrot! notre homme n'y est pas, et je laisserons la porte ouverte, de peur de scandale. À ces mots charmants, mais un peu trop naturels, si la contrainte n'était bannie du cœur des francs villageois, Pierrot avait sauté sur la main de dame Perrette pour la presser entre les siennes; la paysanne, pour se défendre, avait porté un grand coup de poing dans l'estomac de Pierrot : ce jeune rustre s'était alors saisi de ses deux mains, et lui avait rendu le coup de poing avec la bouche sur un chignon de col un peu hâlé par l'ardeur du soleil. Après ces petites caresses : *Je m'en vais enfermer mes vaches, avait dit Pierrot; attendez-moi, Perrette. Allez, allez, je rallumerai notre feu en attendant, répondit à cela Perrette, aussi bien mes choux ne sont-ils pas encore bien cuits.**

Pierrot revint donc de l'étable, et trouva Perrette qui l'attendait sur le pas de la porte; ils firent d'abord tous deux une assez longue conversation de coups de poing de cette place, insensiblement ils s'avancèrent auprès de la cheminée, et s'assirent enfin tous deux chacun sur un escabeau; bien des maris seraient comme ils devraient être, si leur femme et leur galant étaient toujours assis sur leur siège, comme Pierrot et Perrette sur leur escabeau! Quelques trailements par-ci par-là étaient mêlés dans leur discours. Tenez Pierrot, vous m'êtes agréable, jeune rustre, vous voyez bien que vous m'êtes jeune et mais parguienne voilà tout, c'est quous êtes seulement biau : sans cela, voyez-vous, le diable en ferait courir nos vaches par les champs, que je ne voudrais pas moi, j'ai l'honneur que vous eussiez levé les deux yeux sur moi, dit Pierrot, car n'ai pas grand plaisir à vous suivre comme un barbet, car vous m'êtes plus dure qu'un caillou, cela m'ennuie bien

si noble personnage! Il est à votre service, répondit le triste et désarmé chevalier, d'un ton plus doux que le bélement d'un mouton. Or ça, dit alors un des paysans, où diantre allez-vous fagotés comme vous voilà? Palaspartez-vous pour l'Allemagne? Nous allions où il vous plaira, répondit encore le timide chevalier. Parguienne vous êtes de bon accord, dit le paysan; pargu si vous voulez nous suivre, je vous mènerons dans notre village, il y a le curé qui est un bon vivant, et qui a plus de bouteilles de vin que de livres; venez, vous nous raconterez en chemin faisant vos drôles d'aventures.

Pendant que ce rustre s'entretenait de cette manière avec Ariobarsane, un de ses camarades un peu moins babillard regardait Merlin, et l'examinait. Merlin s'attendait à chaque moment qu'il allait le reconnaître pour fille. Où allez-vous comme cela? lui dit ce paysan, qui êtes-vous? Hélas! répondit Merlin d'une voix féminine, je n'ai que faire de vous dire qui nous sommes, vous le devinez bien! Parguienne vous me prenez donc pour un sorcier, dit le paysan. Non, non pas, reprit Merlin, j'ai trop de respect pour vous, et je n'ai garde de vous dire des injures. L'écuyer d'un chevalier redoutable avoir du respect pour notre curé, son vicaire et le sacristain, répondit le rustre, et dites-moi qui vous êtes? Ma foi, monsieur le paysan, j'ai tant de peur, que je ne sais plus si je suis fille ou garçon, repartit Merlin. Cependant ils s'approchèrent du village en s'entretenant ainsi : on eût dit, à voir la figure de nos deux aventuriers, que c'étaient des voleurs qu'on menait au cachot, Dieu bénit² leur douleur; ils arrivèrent enfin au village avec les paysans, sans qu'il leur fût fait aucun mal : le paysan qui s'était saisi du sabre d'Ariobarsane demeura à l'entrée du village; il avait fait à sa femme qu'il passerait la nuit dans la maison du seigneur de chez qui il venait³, mais l'ouvrage avait été fait plus tôt qu'il ne l'avait jugé. Dame Perrette (c'était le nom de sa ménagère) n'attendait point son mari ce soir-là : or, messieurs, l'amour est de toute condition et de tous lieux; dame Perrette était fort sage, mais cette paysanne avait le cœur tendre⁴; un jeune paltoquet du village l'avait trouvée à son gré, ce paltoquet lui avait fait les yeux doux depuis quelque temps, et malgré les bons prônes de monsieur le curé qui prêchait souvent

assez; mais j'ai dans ma poitrine une chienne de faiblesse qui fait qu'il faut que je sois toujours après vos trousses : Eh là, Perrette! ne soyez point si revêche. Après ce discours, Pierrot se penchait sur Perrette, qui le repoussait sur son escabeau comme un sac de blé : Or messieurs, vous allez voir comme le hasard servit mal ces chastes amants : le mari de Perrette entra avec toute sa bande dans ce temps-là. La posture de ce jeune paysan fit d'abord rire les camarades du mari; mais ce brutal, rougissant de colère, avance en frémissant et renverse Pierrot d'un grand coup de pied qu'il lui allongea de toute sa force. Voilà, ajouta-t-il, qui vous apprendra à venir voir nos moitiés pendant que je n'y sommes pas! Pierrot, étourdi d'un coup si subit, crut être mort; mais deux ou trois coups redoublés de la part du mari le réveillèrent et lui rendirent assez de courage pour s'enfuir. Je suis mort, s'écria-t-il en se retirant, je m'en vais morgué faire sonner le tocsin sur ce cocu-là. Vois-tu bien, répartit le mari en s'adressant à sa femme, vois-tu bien comme il m'appelle par mon nom? Il en a menti Jacques, répondit la ménagère, c'est qu'il est dépité parce que tu l'as battu, mais il sait bien que cela n'est pas vrai. Tais-toi vilaine, reprit le mari, qui après ces mots voulut se jeter sur sa femme pour la battre, quand il en fut empêché par ses camarades, qui lui montrèrent qu'il ne fallait pas si tard faire un si grand bruit. Vois-tu bien, lui dit un certain gros Jean son ami, l'autre jour je rencontrais ma femme qui se battait avec Blaise dans notre écurie, le pied manqua à la ribaude, et adieu la vèla chute; dame, François mon fils vint me dire que Blaise battait ma femme; va, lui dis-je, je les vois bien, il la battrait bien davantage qu'elle ne m'appellerait pas à son secours. Dame en achevant de parler la coquine m'aperçut, elle bailla un grand coup de son sabot à Blaise, et puis se releva droite comme un cierge, Blaise sortit par une autre porte tout honteux, j'avais dans l'écurie, je pris une fourche, et j'en appliquais cinq ou six bons coups sur les épaules de notre ménagère, mais ça se passa tout comme ça, et si tu vois bien que j'avais bien plus de sujet de fâcherie que toi. C'est pourquoi laissez là dame Perrette, allez faire innocemment, allez y retournera pu. Maître Jacques voulut encore s'élancer sur elle. Allons chut, reprit maître Jean. Non, non, il faut que je l'assomme, dit le mari. Il

voulut alors s'efforcer d'échapper à ceux qu'il retenaient, mais sa femme sortit et s'enfuit; cependant, messieurs, continua la jeune demoiselle, je m'aperçois qu'il y a assez longtemps que je parle; je n'ai dit que des folies mais je ne suis point sérieuse, et l'histoire que je viens à vous rapporter est un trait que j'ai cousu le mieux passés à pu à notre roman, et que j'ai vu arriver ces jours passés la campagne; voilà la femme de maître Jacques en fuite, que quelque un la ramène de peur des loupes, il vaut mieux pour elle qu'elle reçoive quelque coup de fourche, et elle était croquée par les loupes! À vous le démentant monsieur le financier, ou bien à vous monsieur le neveu du curé. Là-dessus le financier et le neveu firent mille façons à qui continuait l'histoire. Il ne restait encore qu'une petite demi-heure, on ne voulait point partir qu'on ne l'eût finie; le bel esprit, fécond en imaginations, s'avisait de rompre une petite paille, et de sexa-taire tirer à la plus courte; le financier l'eut, et ce commença à gémir crachant, toussant cinq ou six fois, commençant ainsi.

Je ne dirai qu'un mot, afin que monsieur (en parlant du neveu) ait le plaisir de finir l'histoire.

La querelle en était au point où mademoiselle l'a dit, c'est-à-dire, que Perrette était sortie de la chambre d'attente d'être battue; Ariobarsane et Merlin étaient tous deux au milieu de ces rustres, à qui le chevalier redemandait son sabre pour remonter à cheval et s'en aller, car il était revenu de sa frayeur; mais les paysans, occupés à consoler maître Jacques et à le retenir, ne faisaient presque point d'attention au discours du chevalier.

Cependant dame Perrette s'était allée ranger derrière un buisson, en attendant ce qui arriverait de la colère de son mari; elle pleurait même amèrement et poussait quelques soupirs, quand un chevalier, entendit son écuyer et qui marchait près du buisson, entendit les plaintes que poussait dame Perrette; ce chevalier s'arrêta tout court, malgré la tristesse avec laquelle il suivait son chemin. Mon dieu que je suis malheureux! dit alors Perrette d'un ton pitoyable. À ces mots, ce chevalier ne douta point que celle qui se plaignait si tristement n'eût besoin d'un prompt secours : Hélas! s'écria-t-il, mes malheurs ne doivent point m'empêcher de faire mon devoir, secourons les infortunés, et méritons à force de vertu que

le ciel termine l'horreur de ma situation ! Après ce discours il avance vers le buisson duquel il entendait sortir la voix ; dame Perrette, qui l'avait entendu parler, tremblait de peur, et ne savait qui pouvaient être les deux cavaliers qui s'approchaient d'elle ; mais cette paysanne fut bien étonnée, quand le chevalier, l'ayant aperçue, descendit de cheval, et vint respectueusement lui dire ces mots : Puis-je espérer, madame, que vous ne dédaignerez pas le secours d'un chevalier que vos plaintes et vos soupçons ont intéressé pour vous ? parlez, madame, où sont vos ennemis ? quels sont vos malheurs ?

À ce compliment, la paysanne interdite fut quelque temps sans respirer d'étonnement et sans répondre. Vous ne répondez rien, madame, continua le chevalier empressé, vous défiez-vous de ma valeur ?... Hélas ! monsieur, repartit alors la paysanne, je ne vous connais pas, et je n'ai point d'ennemi ; je demeure à ce village, mon mari m'a voulu battre, et je me suis retirée ici. Ah ! parbleu, dit alors l'écuyer du chevalier, qui jusque-là n'avait dit mot, tenez, seigneur chevalier, il y a dame et dame ; mais à voir sa coiffure et son habit, je gage que celle-là est une dame à dindons. Taisez-vous, Timane, repartit le chevalier, dans l'esprit duquel le village en question, et la dame rencontrée à cette heure, faisaient une impression considérable, et qui le rendait capable du plus profond respect pour la dindonnière. Ramenons madame chez elle, et sachons pourquoi son époux l'a maltraitée : Ne craignez rien, madame, quel que soit son courroux, je saurai bien vous en garantir. Là-dessus il présenta la main à Perrette qui ne voulut pas l'accepter, et qui se leva en disant qu'elle ne méritait pas cet honneur. Cependant il fallut céder à l'obligeante importunité du chevalier, il lui donna la main, et ramena dans cette posture dame Perrette au milieu des paysans qui avaient fait asseoir le mari, et qui le tranquillisaient en mangeant d'un peu de fromage, et en buvant un pot de petit vin qu'il avait été tirer, en reconnaissance de la consolation qu'ils s'efforçaient de lui donner. Ariobarsane et son écuyer avaient été contrainsts de faire comme eux ; ce chevalier tenait un morceau de fromage d'une main, et une écuelle de l'autre dans laquelle on lui avait versé à boire, et qu'il venait de vider. C'était en cet état qu'ils se trouvèrent tous, quand Perrette entra conduite en épousée par le chevalier, dont

l'écuyer suivait derrière en tenant les deux chevaux par la bride. Où d'antre la masque a-t-elle été dénicher ces hommes, dit maître Jacques en la voyant entrer avec le chevalier, qui jetant les yeux sur l'assemblée, aperçut Ariobarsane la visière levée avec l'écuelle et le fromage qu'il tenait en ses mains. Il fut frappé de la ressemblance que ce cavalier avait avec sa maîtresse, mais la surprise d'Ariobarsane fut bien d'une autre espèce : car reconnaissant d'abord le chevalier pour son amant Amandor, il fit un cri perçant et se laissa tomber sur le banc, où justement était la chandelle, le fromage, le pain et le vin. La peste soit de la maladie et des cavaliers, dit le paysan, plus fâché de la perte de son petit vin que d'avoir trouvé sa femme. Jarniguienne, ma maison est-elle une garnison de soudards ? Il se hâta en disant ces mots de rallumer sa chandelle, les autres paysans relevèrent Ariobarsane, Merlin pleurait de l'état où il le voyait : Ah ! monsieur Amandor, disait-elle au chevalier, qui l'avait reconnue et qui était à genoux, ma maîtresse mourra de cela. Timane entendit ces mots, et reconnut la voix de la belle Dina ; car jusque-là il avait été occupé à regarder les paysans, et la chute du banc qui servait de table : Je pense morbleu que c'est Dina qui parle, dit-il. C'est moi-même, Timane, repartit Dina. Dieu soit loué, tu as fait pénitence aussi bien que ton maître ; et si ma maîtresse en réchappe, nous ne courrons plus la prétentaine.

Le financier s'arrêta là, et dit au campagnard que c'était à lui à finir. Parbleu la fin n'est pas difficile à trouver ; repartit le campagnard ; celle qui était Ariobarsane revient quand on lui a versé un pot d'eau sur le visage, on sèche ses habits qui en sont tout mouillés, son amant Amandor lui baise les mains, lui demande pardon ; elle, qui l'aime comme une folle, se met à sourire, et voilà la paix faite. Après cela l'écuyer et l'écuyère imitent leurs maîtres ; Dina s'assoit sur un banc, Timane se met à genoux, et les voilà encore rapatriés ; quand il lui a baisé le bras, les paysans rendent le sabre. Timane, qui a de l'argent sur lui, et qui a faim, leur donne de l'argent pour aller chercher du vin du cabaret ; maître Jacques tue deux dindons et quatre poulets ; on met la nappe, le vin arrive, chaque paysan boit un coup, la joie recommode le mari et la femme, Dina larde la volaille, et Timane tourne la broche. Pendant que les deux amants,

assis sur le lit, se disent mille douceurs, le souper est enfin rôti, on le sert sur la table; Amandor et sa maltresse s'y mettent, et y font mettre leurs domestiques; on donne à manger au paysan et à sa femme sur une assiette à part¹. Amandor boit trop souvent à la santé de sa maltresse, elle y répond plus qu'elle ne devrait, la tête commence à leur tourner, ils ne savent plus ce qu'ils disent; le paysan et sa femme, qui ne se sont jamais trouvés à telle fête, se saoulent entièrement, tombent de leurs escabeaux et ronflent dans les cendres; les chats et les chiens attrapent le reste des viandes qui sont sur la table, parce que les quatre amants et les chats, après insensiblement endormis; les chiens et les chats, après avoir bien mangé, vont se coucher sur le monde resté dans cette situation jusqu'au jour qui les éveille; et vite de cette situation jusqu'au jour qui les éveille, on se frotte les yeux, œufs frais, des bouillons, on bâille, l'amour reprend, on n'en peut plus. Bref, on déjeune, l'amour reprend, Timane va chercher le tabellion, un contrat est dressé, le violoneux arrive, on danse, tout cela conduit au mariage, qui arrive quelques jours après au grand contentement des parties. Le campagnard achevait son dénouement grotesque, quand on nous vint dire que notre hôte² était prêt; nous primes congé du neveu, de notre hôte³ et de ses enfants, et nous montâmes en carrosse; j'arrivai à Nemours, je quittai mes voyageurs, et je fis résolution de vous faire le récit de nos plaisirs; vous me le fîtes promettre, ma parole est acquittée, serviteur.

FIN

PHARSAMON OU LES NOUVELLES FOLIES ROMANESQUES